LES

TYRANNIES DU COLONEL

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Cluny, le 8 mai 1872.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LES TYRANNIES
DU COLONEL

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

AMÉDÉE ACHARD ET EUG. BOURGEOIS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

PERSONNAGES

BOURCHAMBAULT, colonel, 40 ans..	MM. LAROCHELLE.
GÉRARD, docteur, 35 ans.............	FLEURY.
MAURICE, 25 ans..................	VALBEL.
CADET.......................... ..	SAIRVIER.
HENRI.............................	BORNÈS.
LOUISE, 24 ans.....................	Mmes MATHILDE DERSON.
LA BARONNE, 50 ans.............	BOVERY.

L'action se passe dans un château en Touraine.

S'adresser pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. VILERS, régisseur général.

Toutes les indications sont prises du spectateur.

LES

TYRANNIES DU COLONEL

ACTE PREMIER

Un salon donnant sur un jardin, portes cintrées au fond, portes latérales. A droite une fenêtre. A gauche, premier plan, une cheminée. Table au milieu, chargée de journaux, livres, petite table près de la fenêtre; dessus, plumes, encre et un coffret.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE assise à la cheminée, CADET *.

Louise est assise et tient un ouvrage d'aiguille à la main. Cadet va et vient dans l'appartement, époussetant, et rangeant.

LOUISE.

Aurez-vous bientôt fini de tourner comme vous le faites, Cadet? vous allez, vous allez!

CADET.

Je range, Madame, [illegible]e rang[illegible] [illegible] fai[illegible] tomber un écran.

LOUISE.

Vous dérangez aussi, ce me semble...

CADET.

Oh! si peu!...Victoire, mon épouse, m'a dit comme ça en partant, faut se rendre utile, Cadet... faut du zèle.... j'en ai...

LOUISE, avec humeur.

Vous en avez trop... laissez tout cela.

* Louise, Cadet.

CADET.

Oui, Madame. (A part.) Madame a ses nerfs... depuis quelque temps, ça lui prend plus souvent qu'à son tour! Il y a quelque chose là... (Il se touche le front, et sort.)

LOUISE, seule.

Toujours la même pensée! et rien qui puisse m'en distraire. (Allant à la fenêtre.) Maurice me laissera-t-il seule aujourd'hui?... (Se retournant.) Non, lui déjà... avec ma mère.

Elle s'asseoit et prend un livre qu'elle feint de lire.

SCÈNE II

LOUISE, LA BARONNE, MAURICE.

LA BARONNE, au bras de Maurice, venant du fond.

Allons, Maurice, tu as beau dire et beau faire, cette belle inconnue que tout le monde connait, est toujours la dame de tes pensées. Ah! madame de Montbert peut se vanter d'avoir fait là une blessure incurable.

MAURICE.

Madame de Montbert... qui peut vous faire croire?...

LA BARONNE.

Eh! mais, tes soupirs... tes longues rêveries... Je te regardais tout-à-l'heure tandis que tu marchais le long de la pièce d'eau... on ne se promène plus comme ça que dans les vignettes.

MAURICE, après avoir regardé Louise.

Allons... puisqu'on ne peut rien vous dissimuler... je l'avouerai franchement. Oui... j'aime, et de toute la puissance de mon cœur... mais du moins que la sincérité de cet aveu m'épargne vos railleries.

LA BARONNE.

Moi te railler, mais ces folies sont de ton âge... un jeune homme qui s'aperçoit encore qu'il y a des femmes, c'est charmant!

MAURICE, allant à Louise qu'il désigne à la baronne.

Mais, vous qui voyez si bien ce qui se passe en moi... que dites-vous de votre fille?... Ne vous paraît-elle pas triste ce matin?

LA BARONNE.

C'est vrai... on voit souvent ce qui est à quatre lieues, et ce qui vous touche!... (Allant à Louise.) Qu'as-tu donc, Louise, tu ne dis rien?

LOUISE, se levant.

Je vous écoutais.

LA BARONNE.

Du bout de l'oreille alors, tu es pâle à faire peur.

LOUISE, qui s'approche.

Ma mère.

LA BARONNE.

Est-ce à cause de Maurice que tu prends ces airs effarouchés? Comme s'il ne connaissait pas monsieur de Bourchambault... Va! va! son joli caractère n'est un mystère pour personne... aimable comm la bise, et bruyant comme une trompette... pour le despotisme, c'est le grand turc... pour la grâce c'est un porc-épic. Mais ça t'arrange, tu as juré obéissance à perpétuité!... et tu as pris ton serment au sérieux... ah! si tu voulais suivre mes conseils. (A Maurice.) Pour Dieu, Maurice, qu'as-tu donc à te démener avec cet acharnement, attends-tu quelqu'un?

MAURICE.

Oui, Madame, un ami doit venir, et...

LA BARONNE.

Eh bien... quand il viendra on avertira... Au lieu de tourner comme un tonton... tu ferais mieux de complimenter Louise sur notre prochain bonheur à tous.

MAURICE, avec ironie, en descendant à l'extrême droite.

Je comprends en effet tout le bonheur de Madame à revoir son mari. N'est-ce pas aujourd'hui ou ce soir qu'il arrive après six mois de séparation?

LA BARONNE, allant s'asseoir près de la cheminée.

Cette maison était une thébaïde... ce sera comme un désert.

LOUISE, s'asseyant près de la cheminée, en face de la baronne.

Oh!

LA BARONNE.

En veux-tu la preuve? Il y avait ici, au temps des chasses, trois jeunes gens; ils devaient rester un mois et il était convenu que l'on danserait en petit comité deux fois par semaine. Un jour, une lettre arrive d'Afrique, annonçant que M. de Bourchambault allait être renvoyé en France. Crac! l'un des trois

visiteurs partait le lendemain, le jour d'après, un autre s'en allait... et le dernier qui tenait bon, M. de Chambure, disparaît subitement l'autre soir... Il est vrai que, t'inspirant de l'exemple de ton mari, tu avais avec eux des manières si souvent voisines de l'impolitesse.

MAURICE.

Cependant, chère marraine, madame de Bourchambault pouvait-elle encourager les sottes fadeurs de ces messieurs ?

LA BARONNE.

Oh ! du marivaudage... ça ne tue jamais personne et ça égaie. (A Maurice.) Oh ! décidément, Maurice, tu deviens agaçant avec ta montre.

MAURICE, voyant entrer Cadet.

Ah ! enfin !

Il va lui parler bas.

SCÈNE III

LES MÊMES, CADET.

CADET, du fond.

Non, Monsieur, non.

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il y a ?... Ah ! c'est ce pauvre Cadet !... Que veux-tu, Cadet ?

CADET.

Madame est bien bonne ; je ne veux rien, c'est le facteur de Tours qui m'a remis cette lettre en me disant que c'était pour madame de Bourchambault, comme si ça ne se voyait pas sur l'adresse.

LOUISE, toujours assise.

Une lettre... de ma sœur ?

CADET, regardant par-dessus l'épaule de Louise.

Ah ! tant mieux.

LA BARONNE.

Eh bien, Cadet... Cadet.

CADET.

Voilà, Madame.

Il va ranger à la table près de la fenêtre.

LA BARONNE.

Les affaires de son mari sont-elles arrangées ?

LOUISE.

Pas encore... mais elle espère que le colonel...

LA BARONNE.

Ah! bien oui, le colonel ! il a répondu qu'il verrait, et quand on répond ainsi... c'est tout vu... Oh ! c'est encore-là une chose qni m'irrite contre lui.

MAURICE, toujours inquiet et voulant avoir l'air de parler.

Mais dites-moi, avec le colonel, n'allons-nous pas avoir son inséparable, le docteur Gérard ? J'ai suivi ses cours lorsqu'il professait à Lyon, je le connais comme un fort aimable homme.

LOUISE.

C'est pour moi un excellent ami ; un ami d'enfance.

MAURICE, la regardant.

Ah ! M. Gérard a cet honneur ?

LOUISE.

Oui, et j'aurais grand plaisir à le revoir, d'autant plus qu'il nous débarrassera de ce pauvre père Boudier qui devient vraiment un médecin impossible.

Pendant cette scène Cadet rôde dans le salon et fait tomber un coffret.

LOUISE, vivement, se levant *.

Que faites-vous-là ?

CADET.

C'est ce coffret qui tombe tout seul.

LOUISE.

N'y touchez jamais, j'y tiens beaucoup et vous êtes si maladroit, si gauche ..

MAURICE.

Il est certain qu'en fait de balourdise, M. Cadet est vraiment épique. Figurez-vous qu'hier j'avais laissé ma cravache dans la cour, un vrai petit chef-d'œuvre... le jeune chien du garde saute dessus, la déchire à belles dents, et Cadet le regardait tranquillement faire en riant, et même en riant beaucoup.

CADET.

Tiens ! je croyais que c'était à lui, moi.

* La Baronne, Maurice, Louise, Cadet.

LA BARONNE, riant.

Ce pauvre Cadet, il est un peu naïf, mais il est plein de bonne volonté, M. de Chambure l'adorait comme ça.

MAURICE, avec ironie.

C'est un suffrage flatteur.

LA BARONNE.

Eh! mais à propos de M. de Chambure, il paraît que tu as eu avec lui une conversation assez vive?

MAURICE.

Je ne me souviens pas.

LA BARONNE.

Si... dans le jardin... C'est Cadet qui vous a entendus, n'est-ce pas Cadet?

CADET.

Ah! ben sûr, Madame, ces messieurs causaient d'amitié, quasiment comme s'ils allaient se battre.

LOUISE, regardant Maurice.

Ah!

MAURICE, bas.

Imbécile! (Haut.) Oui, je me rappelle maintenant, nous causions politique, et vous savez que ces discussions ont le privilége...

CADET.

Oh! ben alors, c'est vrai que je ne suis pas malin; car je croyais qu'on parlait d'une belle dame, et je me disais : Faut-il qu'il l'aime, mon Dieu! faut-il... M. Maurice était rouge comme un coq.

MAURICE, le poussant.

C'est bon. Va-t-en et mêle-toi de ce qui te regarde.

CADET.

On y va, on y va.

Il sort par le fond.

LA BARONNE.

Vous allez voir que cette politique s'appelle encore madame de Montbert.

MAURICE.

Eh bien! oui, Madame, M. de Chambure s'est exprimé sur le compte de cette personne, en termes qui ne m'ont pas convenu, et je le lui ai fait entendre.

LA BARONNE.

Et il en est résulté ?...

MAURICE.

Rien, M. de Chambure s'est rétracté.

LA BARONNE.

A la bonne heure, c'est moins poétique, mais c'est plus sain.

LOUISE, à part.

Dit-il vrai?

LA BARONNE.

Allons, allons, ma pauvre Louise, il est temps de s'occuper un peu de ceux qui arrivent... Quelle chambre donnons-nous à Gérard?

LOUISE, regardant Maurice et distraite.

Je ne sais... la chambre verte, dans l'aile du nord...

LA BARONNE.

Par exemple! Une cheminée qui fume, et sur le toit, une girouette rouillée qui grince toujours! Non pas, j'ai mieux que cela pour lui... Quant à ton mari, ça te regarde.

MAURICE, bas à Louise.

Vous l'avez entendu, Louise, dans une heure peut-être le colonel sera ici, ne m'imposez pas le supplice de vous voir ensemble... seuls!

LOUISE.

Maurice!...

MAURICE, de même.

Je vous en prie.

LA BARONNE,

Viens-tu?

LOUISE.

Je vous suis, ma mère. (Bas à Maurice.) Il faut que je vous parle. Restez.

Elles sortent à gauche.

SCÈNE IV

MAURICE, seul.

Restez! Que peut-elle avoir à me dire? Soupçonnerait-elle?... Non, elle est loin de penser que pour elle, dans un

instant peut-être... et Henri qui n'arrive pas !... (Il va au fond.) Non, personne encore, il faut pourtant justifier mon absence, et si le sort doit m'être fatal, elle aura du moins mon dernier adieu... Oui, un mot, un seul mot. (Prenant le coffret dont il pousse le ressort.) Et pour la dernière fois peut-être ce confident secret remplira sa mission. (Il s'assied et écrit.) « Pardonnez-moi, » Louise, de ne vous avoir point attendue, mais voulez-vous » ce soir, à l'heure habituelle, vous trouver dans notre allée » favorite ? Vous saurez combien vous m'êtes chère, car jamais » Louise, je ne vous ai tant aimée, et quel que soit le sort de » mon amour, le dernier battement de mon cœur sera pour » vous. » (Il met la lettre dans le coffret.) Quant à la cause de ce duel, elle restera toujours ignorée; le nom de madame de Montbert suffit pour l'expliquer, et Dieu sait si ce caprice d'un instant est maintenant oublié !

Il gagne la gauche.

CADET, qui pousse la porte du fond.

Entrez, Monsieur, entrez. (A part en sortant.) Un joli militaire !

SCÈNE V

MAURICE, HENRI.

MAURICE.

Ah ! je t'attendais ! as-tu vu les témoins de M. de Chambure ?

HENRI.

Ce matin. Vous vous battez à l'épée, dans une demi-heure, au bois Saint-Jean.

MAURICE.

Très-bien.

HENRI.

Oui... Mais voici une lettre... lis...

MAURICE.

Que signifie?

HENRI, lisant.

« La brillante madame de Montbert vient enfin de passer le » rubicon, elle a déserté le toit conjugal; pour le quart d'heure, » elle voyage en Suisse avec un prince russe qu'elle adore » depuis trois mois et qu'elle oubliera dans six semaines. »

(Parlé.) Qu'en dis-tu ? C'est une tuile qui te tombe en plein sur le cœur. A présent sois homme et concluons... plus de cause, plus d'effet... plus de madame de Montbert... plus de duel... Allons embrasser le Chambure.

MAURICE.

Oh non !

HENRI.

Aurais-tu par hasard l'idée saugrenue de vouloir te battre?

MAURICE.

Cependant...

HENRI, qui l'examine.

Voyons... explique-toi, il y a quelque chose.

MAURICE.

Eh bien !... oui... Mais d'abord promets-moi de ne répéter à personne ce que je vais te confier.

HENRI.

Oh ! sois tranquille !

MAURICE.

Il y a six mois, sous prétexte de sauver mon avenir, ma mère, mes parents, mes amis, toi-même, tous enfin, vous me pressiez de rompre avec madame de Montbert, je cédai à vos prières.

HENRI.

Et tu partis pour la campagne... je sais.

MAURICE.

Ah ! ils avaient bien deviné, ceux qui avaient dit que mon affection pour madame de Montbert ne résisterait pas à l'épreuve du temps et de l'absence.

HENRI.

Tiens, tiens ! continue.

MAURICE.

L'hospitalité la plus douce m'attendait ici, chez la baronne de Fenestrelle.

HENRI.

Est-ce qu'elle n'a pas une fille ?

MAURICE, avec embarras.

Une fille... oui.

HENRI.

Bon ! tu l'aimes... et il est bien entendu que tu abordes ce nouvel amour avec emportement.

MAURICE.

Oui... car c'est la première fois que j'aime sérieusement, sincèrement.

HENRI.

Tant pis! mais arrivons au Chambure : quelle est sa situation dans tout cela ?

MAURICE.

C'est un fat qui persécute celle que j'aime...

HENRI.

Ah ! est-ce que par hasard ?...

MAURICE.

Grand Dieu, que dis-tu! Louise est pure comme la lumière du matin.

HENRI.

Eh bien alors ?

MAURICE.

Que veux-tu... c'est plus fort que moi, tu es mon meilleur ami, n'est-ce pas, eh bien, si tu la regardais, si tu lui souriais, si tu lui parlais, ainsi que ce Chambure l'a regardée, lui a souri, lui a parlé, je te provoquerai comme je l'ai provoqué lui.

HENRI, riant.

Eh bien, voilà une pauvre femme à qui tu fais une existence bien agréable... Enfin... chacun dérange sa vie comme il l'entend... Ainsi, pour donner le change à la galerie, M. de Chambure et toi, vous lui livrez le nom de madame de Montbert, et personne dans votre cercle n'a deviné la vérité?

MAURICE.

Personne.

HENRI.

Tant mieux; mais c'est égal, toujours aimer la femme d'autrui, tu as une funeste manie.

MAURICE.

Tu as raison, et tandis qu'il me reste encore une apparence de force, pour son repos, je dois partir.

HENRI.

Voilà une bonne parole, Maurice, tu sais que dans deux jours je serai à Marseille prêt à m'embarquer pour l'Algérie, et si tu veux...

MAURICE, *avec effort.*

Je devrai partir... eh bien, soit, je partirai.

HENRI.

Ah! voilà la résolution la meilleure et la plus sage !... mais l'heure se passe.

MAURICE.

Vite alors, je veux arriver le premier.

HENRI.

Viens donc... et maintenant la main ferme, le cœur haut.

MAURICE.

Sois tranquille, il s'agit d'elle. (*Au moment où il sort, il rencontre Cadet qu'il repousse.*) Mais laisse-moi donc passer, butor !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI

CADET, *seul.*

Pon ! dans l'estomac... et c'est lui qui m'appelle butor! enfin, c'est un maître, il a raison. Quand deux hommes se tarabustent, c'est toujours le plus petit qui a tort.. j'ai remarqué ça moi... faut croire que c'est juste... et du reste ça m'est égal... Mais Victoire partie!... partie pour huit jours! en voilà un malheur ! elle savait lire pour moi qui ne sais rien du tout. Qu'est-ce que je vas devenir ? à la première lettre qu'on me donnera à porter, je vas faire une bêtise c'est sûr.. Aussi c'est ma faute fallait pas mentir... Mais quand on a l'ambition de devenir domestique, allez donc dire que vous étez berger et que vous n'avez servi que des bestiaux. . comme c'est flatteur pour un bourgeois... Oui, berger. Quand je pense qu'il y a trois mois j'étais encore ça... oh ! S'il me fallait remanger du pain noir et coucher à la belle étoile, je ne le pourrais plus! Je suis si bien dans ce château, bon lit, bonne table et je suis habillé comme ça... le matin... mais le soir j'ai un bel habit avec des galons... et puis il y a un médecin à l'année pour soigner les domestiques aussi bien que les maîtres... ça fait que maintetant je peux avoir le choléra pour rien... c'est gentil... brrr!... et dire que je peux perdre tout ça! (*Gaiement.*) ah ! bah ! au petit bonheur, grâce à Victoire, on me croit savant et ça durera peut-être jusqu'à ce qu'elle revienne... Pendant que je suis seul, si je travaillais un peu. (*Il tire un alphabet de sa poche et s'as-*

sied à la petite table.) A. B. C. D., tant qu'il y a une bête avec, A, âne, B, bœuf, C, cerf, D, dindon, mais quand y a plus de bête, j'y suis plus... ah! sapristi (Il frappe sur la table et fait tomber le coffret.) patatras, justement la boite à Madame (Il ramasse les objets renversés.) tiens, de l'écriture... et gribouillée, gribouillée. (Voyant entrer Louise.) Ah! (Il cache son alphabet et repousse du pied le coffret.)

SCÈNE VII

LOUISE, venant de gauche, CADET.

LOUISE.

Ah! c'est vous... M. Maurice est donc sorti ?

CADET.

Oui, Madame, avec un jeune homme que je ne connais pas... il est vrai que je ne l'ai jamais vu.

LOUISE.

Un jeune homme! ah! oui, il attendait... mais vous avez encore fait tomber ce coffret.

CADET.

Une distraction, une pauvre petite distraction, je voulais essuyer, et puis...

LOUISE.

Que tenez-vous donc-là ?

CADET.

Ça, ça? c'est une lettre, je crois...

LOUISE, prenant la lettre.

Une lettre tombée de ce coffret ?

CADET.

Oui, Madame... j'ai ramassé, et si Madame veut voir.

LOUISE, à part.

L'écriture de Maurice!... et cet homme.

CADET.

Oh! je pensais bien que c'était pour Madame, et c'est pour ça que je la gardais.

LOUISE.

Vous l'avez lue?

CADET, embarrassé.

Oh! pas beaucoup... Mais quand on sait lire, malgré soi l'on regarde.

LOUISE.

Ah! c'est bien, pour cette fois je vous pardonne... Une lettre sans importance que je dois remettre à...

CADET.

Oh! que Madame ne se tourmente pas, c'est comme si je n'avais rien lu.

LOUISE, très-troublée.

Oui, je sais que je puis compter... (A part.) Oh! quelle humiliation!

CADET, à part.

Ce que c'est, pourtant, si j'avais pas su lire, on m'aurait grondé, mais voilà. (Haut et rangeant.) Là, il n'y paraît plus, Madame.

LOUISE, passant à l'extrême droite.

Oui, mon ami, oui, c'est très-bien, mais laissez-moi, allez.

CADET, descendant en scène devant la table du milieu.

Je vois que Madame me rend justice, et le fait est que sans me vanter, il n'y a pas beaucoup de domestiques comme... (En remontant pour sortir, il fait tomber la chaise près de la table.) Oh! ça, c'est rien, c'est la chaise qui a tombé; du reste ça y arrive souvent, elle n'en fait jamais d'autre.

Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

LOUISE, puis LA BARONNE.

LOUISE.

Ah! ce Maurice... écrire! Voilà maintenant un domestique qui a le droit de croire... (Descendant à gauche.) Mais cette lettre est étrange, on dirait un adieu... Est-ce que cette prétendue réconciliation... Maurice est violent, M. de Chambure est hautain, oui... il nous trompait, et dans ce moment peut-être... Oh! le malheureux! Mais que faire, et comment savoir? ma mère!...

LA BARONNE, venant de gauche et allant directement à la fenêtre *.

Tu ne sais pas ce qui arrive ?

LOUISE.

Quoi, est-ce que M. Maurice?

LA BARONNE.

Il s'agit bien de lui! Tiens, vois un peu ici. (Louise s'approche de la fenêtre.) Vois-tu là-bas l'herbe qui verdoie et un tourbillon qui poudroie ? Eh bien dans ce tourbillon, il y a une voiture, et dans cette voiture, ton mari.

LOUISE.

Le colonel dans un pareil moment! S'il voyait mon trouble... oh! non.

Elle s'éloigne un peu à gauche.

LA BARONNE.

Comment, tu rentres, mais c'est à toi de lui faire les honneurs, tu devrais même...

LOUISE.

Non, ma mère, je vous en prie, remplacez-moi un instant et je reviens tout de suite.

LA BARONNE.

Es-tu brave!... va, je l'attends, mais dépêche-toi.

Louise sort à gauche.

SCÈNE IX

LA BARONNE, puis GÉRARD.

LA BARONNE.

Ah! ça, tenons-nous bien, et à nous deux, monsieur mon gendre. (Regardant la fenêtre.) La voiture s'arrête et voilà ses moustaches... toujours le même, il ne descend pas, il saute, il ne monte pas, il escalade... et ce bon Gérard qui peut à peine le suivre! Oh! les pauvres chevaux dans quel état!... blancs d'écume et noirs de boue.

GÉRARD, entrant de gauche.

Eh bien! baronne, nous voilà enfin, laissez-moi vous embrasser.

* Louise, la Baronne.

LA BARONNE.

Embrassez-moi et ne vous gênez pas... Et le colonel, qu'en avez-vous fait?

GÉRARD.

Il est chez sa femme! il n'a fait qu'un bond.

LA BARONNE.

Il eût été peut-être plus poli... mais je le verrai toujours assez tôt.

GÉRARD.

Déjà les hostilités? Allons, je vois que j'ai bien fait d'entrer seul. Nous avons à causer.

LA BARONNE.

Causons donc.

Elle conduit Gérard au fauteuil devant la cheminée et elle s'assied sur le siége, près de la cheminée.

GÉRARD.

Vous n'ignorez pas que le colonel a été grièvement blessé... s'il est encore de ce monde, il le doit beaucoup à Dieu et un peu à moi... Ah! c'est ma plus belle cure... Une balle en pleine poitrine... une blessure superbe.

LA BARONNE.

Eh bien! n'est-elle pas entièrement guérie, cette magnifique blessure?

GÉRARD.

Oui, mais à la condition que le colonel adoptera un nouveau genre de vie... Il faut qu'il quitte le service; son affection pour Louise le ferait même pencher vers cette résolution, s'il ne craignait de trouver ici un certain obstacle.

LA BARONNE.

Merci! le mot est délicat, mais que ce brave guerrier se rassure... il peut rester ici tant qu'il voudra, je ne le gênerai guère, et s'il veut m'imiter, nous vivrons comme les meilleurs ennemis du monde.

GÉRARD.

Ah! voilà le grand mot lâché!... Ennemis, et pourquoi? Prenez garde que cette persévérance dans une antipathie exagérée ne le pousse à prendre le parti des vaincus... la fuite...

LA BARONNE.

Bon voyage et fouette cocher.

GÉRARD.

Mais il ne partira pas seul, et Louise...

LA BARONNE, se levant et passant à droite.

Par exemple, et de quel droit?

GÉRARD, se levant, gaiement.

Eh! ce droit est écrit tout au long dans le code : La femme doit suivre, etc., etc... Vous savez...

LA BARONNE.

Allons donc! est-ce que vous croyez à ces choses-là, vous? Cependant, si M. Bourchambault poussait la tyrannie jusque-là!

GÉRARD.

Le colonel, tyran! Ah! pour le coup, je n'y suis plus.

LA BARONNE.

C'est que vous ne le connaissez pas; ce n'est pas un tyran comme on en voit dans les mélodrames.... non... mais il est dans son ménage comme il est au régiment — en avant, arche! Et si c'est gentil quand il s'agit de l'école de bataillon, vous conviendrez qu'avec une femme!...

GÉRARD.

Bon Dieu! qu'il soit un peu brusque, un peu violent, je le veux bien... mais au fond c'est le meilleur des hommes... d'ailleurs... vous ne prétendez pas nier que les maris aient quelques droits.

LA BARONNE.

Oui... ceux qu'on leur cède, et le peu qu'il en reste est encore trop.

GÉRARD.

Prenez garde; pour se soustraire à une autorité officielle qui est un frein en même temps qu'une protection, on court parfois le risque de tomber sous le joug d'une tyrannie occulte autrement redoutable.

LA BARONNE.

Eh! eh! le plaisir d'avoir dit une phrase vous entraîne un peu loin.

GÉRARD.

Oh! pardonnez-moi! j'estime et je respecte trop Louise pour lui en faire l'application. Mais enfin, puisque je connais à présent tous les défauts du colonel...

LA BARONNE.

Tous?... et la jalousie?

GÉRARD.

Lui... jaloux!... Ah! çà, Louise se plaint donc?

LA BARONNE.

Louise se plaindre! on l'écraserait qu'elle ne dirait pas un mot... Ah! elle n'est pas comme moi... dès qu'on m'effleure, je crie... mais je vois, je comprends et je crie pour elle...

GÉRARD.

Eh bien! faites quelque chose pour moi, ne criez pas trop.

LA BARONNE.

Vous le voulez? soit... On aura la bouche en cœur... vous verrez... Mais je vous en avertis... j'y perdrai mes sourires... quand un bélier a la toison noire... toute l'eau de la rivière...

BOURCHAMBAULT, du dehors.

Mais dételez donc les chevaux, sacrebleu!

LA BARONNE.

Il prélude.

SCÈNE X

LA BARONNE, GÉRARD, LOUISE, puis LE COLONEL*.

LOUISE, entrant par la gauche.

Bonjour, docteur!

GÉRARD.

Docteur, oh! non pas, je veux rester l'ami Gérard, rien de moins, et je prétends bien retrouver en vous ma bonne Louise d'autrefois. (A Bourchambault qui entre de gauche.) Si M. Bourchambault le permet cependant!

LE COLONEL.

Morbleu! si je le permets.

LA BARONNE, à part.

Bon! premier mot, premier juron.

LOUISE, à part.

Maurice ne revient pas.

Elle va à la fenêtre.

* Le Colonel, Louise, Gérard, la Baronne.

GÉRARD, bas au Colonel.

Tu sais ce que tu m'a promis.

LE COLONEL, de même.

Si tu crois que c'est facile. (Allant à la baronne.) Hum! hum! madame la baronne, croyez que je suis charmé de vous revoir...

GÉRARD, bas au Colonel.

Encore.

LE COLONEL, de même.

Encore! hein! (Haut.) Et que... votre présence ajoute beaucoup au bonheur que j'éprouve en rentrant ici.

GÉRARD, de même.

Très-bien!

LA BARONNE.

M. Bour... cham... bault, mes sentiments sont en tout conformes aux vôtres et le bonheur est bien partagé.

GÉRARD, bas au Colonel.

Tu vois... il faut l'embrasser.

LE COLONEL, bas à Gérard.

Ah! mais...

GÉRARD, le poussant.

Va donc!

LE COLONEL.

Je crois, chère belle-mère, que je peux me permettre l'accolade...

LA BARONNE, tendant la joue.

L'accolade!...

LE COLONEL, à part.

Ah! le musc.

LA BARONNE.

Fi! le tabac!

LE COLONEL.

Et toujours jeune, fraîche comme une rose, et une santé de dragon.

LA BARONNE.

Dragon!... les dragons n'ont pas de nerfs, Monsieur.

LE COLONEL, allant à Gérard qui a gagné l'extrême gauche.

Il y a donc toujours des nerfs?

LA BARONNE, en remontant.

Il ne croit même pas aux nerfs.

GÉRARD.

Ah! çà, et Maurice, où donc est-il?

LA BARONNE.

Là, dans le parc probablement.

LE COLONEL.

Ah! vous croyez qu'il se promène, vous?

LA BARONNE.

Et pourquoi ne se promènerait-il pas?

LE COLONEL.

Parce qu'il vient de se battre.

LOUISE effrayée, descendant.

Maurice!

LA BARONNE, vivement, descendant.

Oh! le pauvre enfant! est-il blessé?

LE COLONEL.

Est-ce que je parlerais ainsi s'il courait le moindre danger? un rien, une égratignure. Mais son adversaire a reçu un fameux coup d'épée, un M. de Chambure, je crois.

GÉRARD.

Mais comment sais-tu tout cela?

LE COLONEL.

A l'instant, là, c'est un des témoins qui vient de me conter l'affaire.

LA BARONNE.

Et vous n'avez pas couru?

LE COLONEL.

Où donc courir? d'abord je n'étais pas inquiet, et puis, Maurice, m'a-t-on dit, a disparu tout de suite après le combat.

LOUISE, à part.

Il m'attend.

LE COLONEL.

Mais la cause de ce duel... la soupçonnez-vous?

LA BARONNE.

Ce n'est pas difficile.

LE COLONEL.

Comment! toujours cette femme! Il ne veut donc pas entendre raison?

LA BARONNE, gagnant l'extrême droite.

Il est si jeune!

LE COLONEL.

Dites absurde. (A Louise qui se dirige vers le fond.) Eh bien! où allez-vous donc, Louise?

LOUISE.

J'ai l'habitude chaque soir d'aller visiter mes volières et je reviens à l'instant.

LE COLONEL.

Comment! par un froid pareil, un brouillard affreux, non pas s'il vous plaît.

Il la fait descendre à sa droite près de la cheminée.

LA BARONNE.

Mais, si cela fait plaisir à ma fille, pourtant?

LE COLONEL.

Il ne me plaît pas qu'elle se rende malade.

LA BARONNE, bas à Gérard, qui a passé près d'elle.

Vous voyez.

GÉRARD.

L'intention est bonne.

LE COLONEL, gaiement.

Et si les oiseaux se plaignent, eh bien, on les mettra à la broche.

LA BARONNE.

Oui, mettons tout à la broche, bêtes et gens.

GÉRARD, voulant détourner la conversation.

Tout cela est charmant, mais tu n'as pas encore dit à ta femme un mot sur ton projet de démission, et c'est plus intéressant que la volière.

LOUISE.

Votre démission, colonel?

LE COLONEL.

Oh! ce n'est pas encore décidé, et nous verrons.

GÉRARD.

Si fait c'est tout décidé, il le faut. (A Louise.) Et je compte bien sur vous pour le retenir ici.

LE COLONEL.

Non, Gérard, non, à mon âge pendre mon sabre au croc, ne plus servir mon pays... Oh!... Ah! çà, mais Maurice ne viendra donc pas... Voyons. (Il sonne.) Ici quelqu'un.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CADET venant du fond, puis MAURICE.

CADET.

On m'appelle ?

LE COLONEL.

Tiens! un nouveau visage, écoute, tu connais le pays, et bien! va nous chercher M. Maurice mort ou vif.

CADET, sortant.

Oh! pour vif, ça!

LE COLONEL.

Sa mère me l'a confié et, malgré lui, il faudra bien morbleu que j'en fasse un homme.

LA BARONNE.

Mort ou vif.

LE COLONEL, à Louise qui est remontée au fond.

Eh bien! que faites-vous donc-là?

LOUISE*.

Rien, je regarde.

LE COLONEL, remontant à elle.

C'est-à-dire que vous boudez. Ah! çà, vous tenez donc bien à ces petites bêtes? Voyons... allez-y, mais morbleu, couvrez-vous bien. (Il prend un manteau qui est sur le fauteil près de la cheminée.) Tenez, prenez ceci, là, comme ça, et surtout ne restez pas longtemps.

LOUISE, voyant entrer Maurice qui vient du fond.

Maurice. (Haut.) Non, non, je reste.

Elle se débarrasse du manteau.

LE COLONEL, à Gérard sans voir Maurice.

Tu vois, qu'en dis-tu? On ne veut pas, elles veulent; on veut, elles ne veulent plus.

* Louise, le Colonel, Maurice, Gérard, la Baronne.

LA BARONNE.

Oh! Maurice, enfin!

Maurice descend.

LE COLONEL.

Oh! vous voilà, Monsieur, ce n'est pas malheureux, et j'en apprends de belles sur votre compte.

MAURICE.

Vous savez?

LE COLONEL.

Oui, oui, mais voyons d'abord cette blessure, regarde, Gérard, c'est ton affaire.

MAURICE.

Ce n'est rien, bonjour, Gérard.

GÉRARD, regardant.

Bonjour, mon cher Maurice. Une simple piqûre, mais un peu plus haut, diable, le poignet était compromis.

LOUISE, à part.

Et c'est pour moi!

LE COLONEL.

Tant mieux si ce n'est rien, mais sa conduite n'en est pas moins ridicule, et vous devriez rougir d'une pareille équipée.

MAURICE.

Rougir! et pourquoi? est-on coupable en se battant pour une femme qui vous est chère et qu'on aimera toujours?

LE COLONEL.

Toujours!... c'est de rigueur; mais passe une autre femme, et dans quelques jours peut-être vous aurez oublié celle-ci... une hirondelle... après une linotte, n'est-ce pas, Louise?

LOUISE, avec émotion.

On devrait l'espérer.

MAURICE.

Non, Madame, car ce dévouement est tout mon bonheur, et quand une affection vous domine ainsi, quand elle devient à la fois votre pensée, votre âme, votre vie tout entière, rien ne peut l'amoindrir et l'on a la conscience de son éternité.

LE COLONEL, l'imitant.

De son éternité! Oh! je connais ces phrases-là, et tenez, pour parler un peu raison, au lieu de débiter de semblables balivernes; vous feriez bien mieux de songer à vous marier.

MAURICE.

Me marier! moi!

LE COLONEL.

Oui, vous; en passant à Lyon j'ai vu votre mère, que vous inquiétez, et l'excellente femme serait bien contente de vous voir épouser sa nièce, une charmante fille, qui, de plus, a trois cent mille francs de dot, ce qui ne gâte jamais rien.

MAURICE.

C'est fort beau, colonel, mais je ne veux pas me marier.

LA BARONNE, assise à droite.

C'est de la déraison, mais c'est égal, il y a là une certaine grandeur d'âme.

LE COLONEL, passant à Gérard.

Vous trouvez!... Dis donc, docteur, en fait de malades, en as-tu vu beaucoup de cette espèce-là?

GÉRARD.

A vingt-cinq ans quelques-uns, à trente jamais.

MAURICE.

Pardon, colonel, vous qui, par goût et par état, êtes toujours prêt à sacrifier votre vie au profit d'une idée, la gloire; vous qui consacrez tout ce que vous avez d'intelligence et de courage au service de ce noble et légitime orgueil, comment ne comprenez-vous pas que je fasse d'une idée, moi, l'espérance et le but de ma vie, et qu'à cette idée si chere, j'immole joyeusement ma fortune, mes ambitions, mon avoir, tout enfin?

LE COLONEL.

Halte-là! jeune homme, ne mêlons pas deux choses qui ne se touchent en rien : car ce que vous appelez l'orgueil, c'est l'amour de la patrie. Voilà l'idée à laquelle j'appartiens, elle est impérissable et sainte, elle vient de Dieu! La patrie, enfant, c'est la terre sur laquelle ont vécu honnêtement tes pères, c'est le toit qui abrite la vieillesse de ta mère, elle te donne ta part d'un passé héroïque, et t'enseigne mille traditions de vertus et d'honneur... l'aimer, la servir, la défendre, c'est la passion d'un homme de cœur. La patrie, oui, je suis fier de vivre pour elle, et de lui offrir tout le sang de mes veines. Mais quand je marche avec mon drapeau, toi tu cours après un cotillon.

GÉRARD, à la baronne.

Eh bien?

LOUISE, émue.

Quel langage!

CADET, entrant du fond avec un thé complet sur un plateau.

Voilà le thé de madame.

LA BARONNE.

C'est bien, mettez ça là.

Cadet pose le plateau sur le bout de la table au milieu, puis en voulant porter la bouilloire à la cheminée, il heurte Maurice. Les deux dames sont allées à la table disposer les tasses.

MAURICE, s'essuyant le bras.

Mais fais donc attention, maladroit!

CADET.

Oh! ce n'est que de l'eau, et chaude encore.

MAURICE.

Je le sens bien, imbécile, va!

LOUISE, bas à Maurice, en lui donnant une tasse.

Prenez garde, il a lu votre lettre.

LE COLONEL.

Ah! çà, mais ce gaillard-là ne me paraît pas fort sur le service.

MAURICE.

Non, mais il est si brave garçon.

CADET, qui est remonté, descend, au colonel.

C'est vrai, mon colonel, un brave garçon.

En lui offrant une chaise, il la lui met sur le pied.

LE COLONEL.

Ah! sapristi!

CADET.

Monsieur!

LE COLONEL.

Sauve-toi ou je t'assomme!

Les dames sont allées s'asseoir, Louise sur la chaise près de la cheminée, la Baronne sur le fauteuil en face la cheminée. Maurice au milieu de la scène et Gérard et le Colonel à l'extrême droite.

CADET, à Maurice.

Une carte, Monsieur, que le militaire de ce matin m'a remise pour vous.

MAURICE, qui a pris la carte, lisant.

Es-tu prêt et partons-nous... oui ou non? (A part.) Partir et dans un pareil moment!

LE COLONEL.

Mais que fait-on ici, le soir, quand on a pris le thé?

LOUISE.

On brode, on lit, on fait un peu de musique.

GÉRARD, au Colonel.

Eh bien!... Si nous faisions notre partie d'échecs, tous deux?
Gérard va chercher une petite table qui est contre le mur, entre la fenêtre et la porte de droite et sur laquelle il y a un échiquier tout dressé.

CADET, qui était remonté, redescend à gauche.

Madame, la malle de monsieur, où faut-il la mettre?

LE COLONEL.

Eh bien! chez ma femme, parbleu!
Mouvement de Maurice, les deux femmes brodent, les deux amis jouent à droite, Maurice est debout au milieu.

MAURICE, à part.

Chez sa femme. (Il écrit sur la carte qu'il rend à Cadet.) Non. (A Cadet.) Tiens, va...!

LA BARONNE, à Maurice.

Maurice, veux-tu nous lire quelque chose?

LE COLONEL, bas à Gérard.

Sais-tu bien que ma femme est vraiment plus jolie que jamais?

GÉRARD, de même.

Veux-tu te taire, gros fat!

MAURICE.

Lire, volontiers. (A part.) Oh! quelle idée, elle me comprendra, je l'espère. (Il s'assied à gauche de la table du milieu, prend un livre et lit.) La comtesse et le diplomate, petit conte.

LOUISE, à part.

Que dit-il? dans ce livre...

LA BARONNE.

Voyons le petit conte.

LE COLONEL, jouant.

Ah! petit conte vit encore.

GÉRARD.

Tu sais que je prends ton cavalier.

MAURICE.

C'est une histoire tirée d'un recueil italien, la nouvelle a remplacé la légende.

LA BARONNE.

La légende avait du bon... Oh! les paladins qui sauvaient les princesses .. cela m'exalte, commence Maurice.

MAURICE, lisant.

Il y avait à Florence une comtesse qui passait pour la plus jolie femme de toutes les cours d'Europe.

LA BARONNE.

Tiens! tiens! la gourmande!

MAURICE, lisant.

Le mari de la comtesse était en mission à Saint-Pétersbourg, et, pendant ce temps, la belle Estelle...

LA BARONNE.

Ah! elle s'appelait Estelle... Il va y avoir un Némorin alors.

LE COLONEL.

Silence donc, ce petit conte me paraît drôle.

MAURICE, lisant.

La belle Estelle dansait à la cour du roi son maître, où tout le monde l'admirait. Un jeune peintre l'adorait... Admis parfois auprès d'elle, il lui disait que son bonheur était de la voir, tout son espoir de mourir à ses pieds... mais voilà qu'un beau jour un courrier arrive et annonce que le diplomate était de retour.

LA BARONNE.

Ah! le pauvre petit peintre!

Le colonel hausse les épaules.

GÉRARD, au colonel qui veut parler.

Tu sais que ta reine est en danger.

LE COLONEL, écoutant.

Continuez, Maurice.

MAURICE, lisant.

Le peintre fut bien malheureux. La comtesse avait juré à la face du ciel de ne point trahir leurs doux serments, mais comment échapper au diplomate?

LA BARONNE.

Oui, comment?

LE COLONEL.

Comment! comment, comment? Vous êtes donc pour le barbouilleur, vous?

LA BARONNE.

N'a-t-on pas le droit d'avoir une opinion ?

GÉRARD.

Maintenant, mon ami, ta reine est prise.

MAURICE, feignant de lire.

Oh ! dit le peintre, si vous avez pitié de mon martyre, montrez-vous ce soir au bal de la cour... portez à votre ceinture cette rose que j'ai cueillie pour vous et mon cœur sera consolé.

LE COLONEL.

Et la comtesse prit la rose, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

A votre tour, n'interrompez donc pas.

MAURICE, continuant.

Et quand minuit sonna, la comtesse parut au bal, elle portait la rose à son corsage... Jamais elle n'avait été plus belle.

LE COLONEL, se levant.

Eh bien... et le diplomate ?

MAURICE, qui a remis le livre sur la table.

Ce livre n'en dit rien.

LE COLONEL.

Ce livre est un sot... il en dirait quelque chose s'il savait l'histoire comme moi, car je la connais votre comtesse.

LOUISE, à part.

Ciel !

LE COLONEL.

Elle s'appelait madame de Montbert, et l'anecdote s'est passée à Paris, l'an dernier, sous mes yeux... et l'audace de votre Estelle a, pour le moins, égalé l'imprudence de son complice.

MAURICE.

Monsieur, je vous jure...

LE COLONEL.

Feignez donc d'ignorer que vous connaissez particulièrement le héros de cette sottise. J'étais là, j'ai tout compris... et si je n'avais pas, à votre insu, entraîné M. de Montbert, peut-être eût-il infligé une bonne leçon à celui dont votre chroniqueur a fait un artiste.

MAURICE, se levant.

Une leçon ? Mais nous vivons dans un temps où tout le monde a le droit de se servir d'une épée, colonel.

LOUISE, à part.

Grand Dieu !

LA BARONNE.

Et les peintres ont bien celui de défendre leurs belles.

LE COLONEL.

Leurs belles ?... C'est-à-dire les femmes des autres... Tudieu ! Voilà donc les sornettes qu'on lit ici !

MAURICE.

Mais...

LE COLONEL.

Il n'y a pas de mais... des sornettes qui exaltent l'impudence des petits messieurs. Il y a donc des écrivains qui s'accommodent de telles anecdotes ?... Voyons le bouquin.

Il va à la table en passant devant Gérard.

LOUISE, effrayée, à part.

Grand Dieu ! il va voir... Ah !. .

LE COLONEL, allant à Louise.

Qu'y a-t-il ?

LA BARONNE, qui s'est levée la tenant dans ses bras.

Elle se trouve mal.

LE COLONEL *.

Louise, qu'avez-vous ?

Gérard traverse la scène et va directement à Louise pour lui donner ses soins.

LOUISE.

C'est la chaleur, je crois, un étourdissement.

LA BARONNE.

Mais aussi avec vos emportements pour une bagatelle !

LE COLONEL.

Eh bien, Gérard ?

GÉRARD, qui tient la main de Louise.

De l'agitation, de la fièvre. Il faut du repos, du silence autour d'elle.

LA BARONNE.

Laissez, laissez ! je passerai la nuit auprès de Louise. Je sais ce qu'il lui faut.

* La Baronne, Louise, le Colonel, Maurice, au fond à droite, Gérard.

LE COLONEL.

La nuit. (A part, frappant du pied en gagnant la scène.) Faites donc cinq cents lieues pour... Ah ! sacrebleu !

LA BARONNE.

Monsieur...

LE COLONEL.

C'est bien, on se tait.

LA BARONNE, à Gérard.

Qu'en dites-vous ?

GÉRARD.

C'est bien étrange.

Louise s'éloigne, conduite par la baronne et Gérard, ils sortent à gauche.

MAURICE, qui a observé.

Ah !

Il sort par le fond.

LE COLONEL.

La fièvre, un évanouissement ! Ah ! ça va mal... Mais où va-t-on me mettre à présent ?

CADET, qui est entré un peu avant l'évanouissement de Louise, il a remis la table et l'échiquier en place. — Insidieusement au Colonel en descendant à sa gauche.

Nous avons la chambre verte, dans l'aile du Nord.

LE COLONEL.

Dans l'aile du Nord... Allons marche.

CADET.

Seulement, il y a une girouette qui fait crrrrri !

LE COLONEL.

Qui fait crrrrri... Allons marche, imbécile.

Ils sortent par la droite.

ACTE DEUXIÈME

Le rideau n'a pas baissé, le jour se fait à la rampe.

SCÈNE PREMIÈRE

CADET, puis LE COLONEL.

CADET, est entré en fredonnant par la droite, portant du bois, il fait le feu dont la fumée l'étrangle, toussant.

V'là du bois qu'est entêté, il a dit je ne prendrai pas, et il ne prendra pas. Saperlotte.

LE COLONEL, entrant de droite inquiet et agité.

Broum! Ah! c'est une Sibérie que cette maison! Comment, pas encore de feu?

CADET.

Mais, Monsieur voit bien que j'allume.

LE COLONEL, écartant brusquement Cadet.

Voyons, ôte-toi de là.

CADET, qui est remonté, murmurant.

Ah! mais, ah! mais.

LE COLONEL, assis devant la cheminée. — A lui-même.

Ah! c'est au cœur que j'ai froid. (Appelant.) Eh! eh! comment diable? dire que je ne sais pas le nom de mon domestique!... Il ne faut pas me le dissimuler, je ne me sens pas ici chez moi, j'y suis comme un étranger... Mais voyons, du calme! Il faut que je voie Louise... et je ne veux pas qu'elle se doute... (A Cadet.) Eh! chose... l'ami.

CADET, dans le fond à droite.

Cadet, Monsieur, Cadet.

LE COLONEL.

Eh bien! monsieur Cadet, où est ma femme?

CADET, qui a pris des tasses et les porte.

J'en ignore, mais si Monsieur désire madame la baronne, elle est dans le parc.

LE COLONEL.

Je te demande ma femme, je ne te demande pas la baronne, imbécile.

CADET, d'un air surpris.

La baronne imbécile... Alors !

LE COLONEL.

Allons, marche.

Cadet sort par le fond, en laissant un des côtés de la porte ouverte.

SCÈNE II

LE COLONEL, puis LOUISE.

LE COLONEL, tisonnant.

La baronne dès le matin, c'est un peu tôt.

LOUISE, entrant de gauche. — A part.

Mon mari!

LE COLONEL, allant à Louise.

Louise. (Ils descendent en scène*.) Eh! bien! chère enfant, cette indisposition?

LOUISE.

Oh ! ça n'a été rien.

LE COLONEL, lui prenant la main.

Ah! tant mieux, vous m'avez fait une peur!

LOUISE.

Une heure après, il n'y paraissait plus et j'ai dormi de tout mon cœur.

LE COLONEL.

Je ne puis pas en dire autant... car j'étais d'une inquiétude... et j'avais au-dessus de ma tête une diable de petite girouette... Enfin, vous voilà mieux.

LOUISE.

Je regrette de vous avoir inquiété à ce point, et je vous suis reconnaissante de votre sollicitude.

* Le Colonel, Louise.

LE COLONEL.

Alors, pour me le prouver, restez toujours avec cet air souriant et ces fraîches couleurs : vous êtes charmante ainsi.

LOUISE, s'asseyant à gauche de la table du milieu.

Votre galanterie est matinale, Monsieur.

LE COLONEL.

Galant! non pas, il n'est besoin que d'y voir pour ça. (Brusquement.) Que diable faites-vous donc là?

LOUISE.

Mais vous voyez, je m'assieds.

LE COLONEL.

Entre deux airs, et puis on est malade, et on fait de la peine aux gens. (Il ferme la fenêtre et la porte du fond.) Comme vous avez les mains froides! Mettez-vous donc là. (Il la conduit à la chaise près de la cheminée où elle s'assied, le colonel s'assied en face et souffle le feu.) Est-il bêtement fait ce feu!

LOUISE.

Donnez, je m'en tirerai mieux que vous.

LE COLONEL.

Avec ces menottes-là, par exemple! (Il arrange le feu.) Tenez, voilà, on dirait un feu de bivouac... êtes-vous contente?

LOUISE.

Vous êtes bon!

LE COLONEL.

Parbleu! avec vous. Malheureusement, dès les premiers jours, votre mère a mis les choses sur le pied de guerre, et un mariage qui commence par des escarmouches...

LOUISE.

Est-ce ma faute? Et puis à peine mariés... vous me quittez.

LE COLONEL.

Oui... on m'expédiait en Afrique... Six mois de désert... Ce qu'on appelle une faveur... J'enrageais, mais refusez donc? Quant à notre correspondance, franchement, la mienne ne pouvait pas vous égayer beaucoup, des razzias... des coups de fusil...

LOUISE.

Croyez, Monsieur...

LE COLONEL.

Parbleu, je ne vous demande pas de compliments sur mon

style... l'homme vaut mieux... et le voilà! Ah! quand j'ai vu le toit de cette maison... Si vous saviez comme j'étais heureux... Ce diable de Gérard m'avait grisé avec ses idylles de bonheur domestique, il me semblait que j'entrais tout droit au paradis.

LOUISE.

Oh! le paradis! c'est beaucoup peut-être. Si cependant, depuis un an, je vous avais eu près de moi, qui sait, mais... à mon âge, la souffrance est toujours voisine de la solitude... une protection... la vôtre me manquait.

LE COLONEL.

Elle ne vous manquera plus... Mais savez-vous bien que si le paradis était ici... pour moi... j'ai pu croire que la personne que je venais y voir, ne m'attendait pas avec une extrême impatience?... Çà... je suis donc bien changé?... C'est à peine si vous m'avez reconnu.

LOUISE.

Pardon, mais c'est que...

LE COLONEL.

Ah! je m'en suis bien aperçu... Vous avez jeté un cri.

LOUISE.

C'est qu'aussi vous enfonciez presque la porte.

LE COLONEL.

J'ai poussé un peu, c'est vrai, mais...

LOUISE.

Un peu, c'est de la modestie.

LE COLONEL.

Oh! les portes se plaignent pour un rien... et la soirée d'hier?... et cet évanouissement?... Croyez-vous que cela soit fait pour me réjouir beaucoup? Ah! quand je me suis trouvé seul avec ma girouette, je n'étais pas gai... mais j'ai réfléchi.

LOUISE.

Ah!

LE COLONEL, se lève et descend en scène.

Et j'ai compris que c'était une campagne à recommencer.

LOUISE, se levant.

Que voulez-vous dire?

LE COLONEL.

Parbleu, c'est fort clair... Quelle place, jusqu'à présent, ai-je tenue dans votre vie? Je ne suis pour vous ni le fiancé qu'on

désire connaître, ni le mari qu'on désire revoir. (Mouvement de Louise.) Ne me dites pas non... Plus d'empressement de votre part eût été de l'affectation, et je veux qu'avec moi, vous soyez toujours naturelle et franche. (Lui prenant les mains.) Est-ce convenu ?

LOUISE.

Je sais tous les devoirs qu'une...

LE COLONEL.

Des devoirs!... C'est bon entre soldats et caporaux... C'est à votre cœur que je parle... Ce qui m'appartient, je veux le conquérir, et j'y parviendrai. Vous n'aurez plus peur de moi, n'est-ce pas? quand vous serez tout à fait apprivoisée; alors, comme moi vous saurez me dire... (La pendule sonne dix heures.) Dix heures, et moi qui...

Il remonte.

LOUISE.

Vous sortez, mon ami.

LE COLONEL.

Oui, je suis même en retard. J'ai tant de choses à faire.

LOUISE.

Et quoi donc, grand Dieu!

LE COLONEL.

Oh! ce sont mes petits secrets.

LOUISE, gracieuse et curieuse.

Comment! déjà des secrets, et pour moi... Ah!...

LE COLONEL.

Ah! sapristi! ne me regardez pas comme ça... car je vous dirais tout, et je ne veux rien dire. (On entend la baronne au dehors.) J'entends la baronne, je bats en retraite.

LOUISE.

Mais, Monsieur...

LE COLONEL.

Dans un instant, je reviens.

Il sort à droite.

SCÈNE III

LOUISE, seule.

Oh ! quelle confiance il me témoigne !

Elle va à la fenêtre.

SCÈNE IV

LOUISE, GÉRARD, LA BARONNE.

Ils viennent de la gauche.

LA BARONNE, entrant, descendant au milieu.

C'est bien. Vous avez raison, n'en parlons plus.

GÉRARD, à la droite.

Voyons... de bonne foi... Est-ce que votre monsieur Maurice n'a pas été ridicule ?

LA BARONNE.

Bien, sacrifiez Maurice, à présent.

GÉRARD.

Maurice ! Mais je l'aime mieux que vous tous, seulement j'ai mon idée, et si l'on m'écoute...

LA BARONNE.

Si on vous écoute... on entendra de jolies choses... L'éloge du colonel, sans doute... Comme il a été aimable, hier soir, ce cher monsieur !...

GÉRARD.

Toujours donc ! Oh ! mon Dieu, il est certain que le colonel n'est pas parfait.

LA BARONNE.

Dans son genre... Oh ! si...

Elle gagne l'extrême droite.

GÉRARD.

Mais quand on le connaît, il est impossible de ne pas l'aimer; et je le connais, moi; je l'ai vu dans toutes les circonstances où le cœur de l'homme est à nu, au feu, au bivouac; quand la neige tombe, au chevet de ses frères d'armes blessés, au foyer

d'un ami frappé par le malheur, et partout, qu'il fallût inspirer le courage ou la résignation, être brave et dévoué, j'ai trouvé le cœur d'un lion, la main d'un frère... un homme enfin.

LOUISE, quittant la fenêtre et descendant au milieu, affectueusement.

Ce cher docteur, voilà bien ces bonnes vieilles amitiés que rien ne peut amoindrir, ni le temps, ni l'absence. On se quitte, on se retrouve, on se donne la main, et le cœur étant resté le même, rien ne paraît changé.

GÉRARD.

Vous dites ce que je pensais en vous regardant.

LOUISE.

Ah! ce bon Gérard.

GÉRARD, à la Baronne.

Voyez-donc! Quelle animation! Quelle franchise!

LA BARONNE.

C'est tout naturel! le colonel n'y est pas.

LOUISE, au docteur en lui montrant une chaise à gauche de la grande table du milieu.

Tenez, mettez-vous là, et parlez-nous donc un peu de l'Afrique.

LA BARONNE, avec impatience.

Oh! des histoires de troupier.

Pour ne pas entendre elle remonte et revient à la cheminée.

LOUISE, faisant descendre un peu Gérard.

Je vous récompenserai.

GÉRARD, voulant lui baiser les mains.

Vous êtes charmante.

LOUISE.

Oh! non! comme autrefois sur les deux joues.

Gérard l'embrasse.

SCÈNE V

Les Mêmes, LE COLONEL, MAURICE *.

LE COLONEL, venant de droite.

Eh! bien, ne vous gênez pas, ami Gérard, embrassez ma femme.

* La Baronne, Gérard, le Colonel, Maurice, Louise.

LOUISE, voit Maurice qui entre par le fond, avec effroi.

Maurice...

Elle gagne l'extrême droite.

LA BARONNE, bas au docteur.

Regardez Louise!... est-elle encore la même?

GÉRARD, de même.

En effet, c'est étrange.

LE COLONEL, remontant.

Eh! bien, Maurice, qu'en dites-vous?...

MAURICE, qui s'efforce de rire.

Que voulez-vous que je dise? La jalousie n'est pas mon droit ici.

LA BARONNE, bas au docteur.

Il est fou de parler de jalousie! Est-ce qu'on plaisante avec un pareil homme? (D'un air dramatique.) J'étais là, Monsieur, j'étais là!

LE COLONEL, à part, en riant.

La vieille garde.

GÉRARD, au Colonel.

Ah çà! et ta démission?

LE COLONEL.

Oh! c'est une question que je me réserve de traiter avec ma femme, en attendant, dis-moi, est-tu homme à passer toute la belle saison avec nous?

Pendant ce qui suit, Louise va à la fenêtre. Maurice cherche à lui parler, mais elle l'évite en allant et venant de la scène à la fenêtre. Alors il prend un journal sur la grande table et lit debout.

GÉRARD.

Toute la belle saison! Oh! non...

MAURICE.

Le docteur veut se faire prier.

GÉRARD.

Par exemple! d'abord, je n'aime pas beaucoup la campagne... Les oiseaux m'agacent avec leur ramage.

LE COLONEL, brusquement.

C'est convenu, on les met à la broche.

GÉRARD.

Et les ruisseaux avec leur murmure.

LE COLONEL.

On les fera taire, puis, nous aurons la pêche, la chasse, le billard.

GÉRARD.

Des plaisirs qui m'ennuient. Il faut que je travaille, et pour travailler, fût-on chez les meilleurs amis du monde...

LE COLONEL.

Est-ce qu'il n'y a pas dans le parc un pavillon où tu seras aussi tranquille que dans ton cabinet, à Paris ; un vrai blokaus... et autour un désert... (Brusquement.) Voyons, Louise, aidez-moi, donc...

LOUISE, embarrassée.

Monsieur le docteur sait trop bien tout le plaisir qu'il nous ferait en acceptant votre invitation.

LE COLONEL.

Baronne, dites donc quelque chose! Qu'est-ce que je plaide ici ? L'intérêt général. Gérard est fait à mes boutades, me les pardonne, et s'il n'était pas ici, ça tomberait sur les autres.

GÉRARD.

Merci de la préférence.

LA BARONNE.

Oh! mon petit Gérard, sacrifiez-vous.

GÉRARD.

Allons!... va pour le sacrifice.

LE COLONEL, très-joyeux.

Bravo !... tout me réussit ce matin.

GÉRARD.

Je voudrais pouvoir en dire autant, tu as réussi à me retenir en ces lieux, et moi, je voudrais réussir à en éloigner quelqu'un.

LE COLONEL.

Comment ?

LA BARONNE.

Éloigner qui ?...

GÉRARD.

Quoi !... vous ne devinez pas, vous qui devinez tout... c'es de Maurice qu'il s'agit.

MAURICE.

De moi ?

GÉRARD.

Eh! oui, de vous. L'existence qu'il mène ici est déplorable!.. Quoi! voilà un garçon qu'on veut guérir d'une folie de jeunesse, et Monsieur promène ses chimères du matin au soir dans les champs, et du soir au matin rêve au clair de lune. Ce serait à rendre poëte à lier... un notaire! Je vous le dis, ce qu'il vous faut, c'est le contraire de la solitude et de l'oisiveté, sachez vous imposer des labeurs et accomplissez-les résolûment, ce n'est qu'à ce prix qu'on devient un homme!... Croyez-moi, Maurice, suivez mon conseil, et partez.

MAURICE.

Ah!

GÉRARD.

Vous pensez tous comme moi, n'est-ce pas?

LOUISE.

Sans doute.

MAURICE.

Ah! Madame pense?...

GÉRARD, allant à Maurice.

Oui... d'ailleurs j'ai trouvé précisément ce qui vous convient.

LE COLONEL.

Quoi donc?

GÉRARD.

Est-ce que tu ne m'as pas parlé hier d'une place qui se trouve à ta disposition... dans la maison Beaudoin, ce grand armateur?

LE COLONEL.

Oui...; l'idée n'est pas mauvaise, par malheur j'ai disposé de cette place.

Mouvement joyeux de Maurice.

GÉRARD.

Depuis hier?... et pour qui?

LE COLONEL.

Ah! ça, c'est mon secret.

LA BARONNE.

Monsieur a des secrets?

LE COLONEL, allant s'asseoir à gauche de la grande table et feuilletant des journaux.

Oui, Madame.

GÉRARD.

Enfin n'importe, nous chercherons autre chose...

MAURICE, bas à Louise.

Ah! tenez, cet homme, je le hais... C'est lui qui partira, je vous le jure.

LOUISE, bas.

Quoi! vous oseriez!...

MAURICE, de même.

Oui!...

LOUISE, idem.

Ah!...

GÉRARD.

Eh! j'y songe... j'ai pour ami un négociant à Marseille.

MAURICE, ironiquement.

Ah! c'est un négociant.

GÉRARD, très-ferme.

Un homme fort distingué... entrez chez lui, et dans six mois vous me remercierez.

MAURICE.

Dans six mois! Non, non, Monsieur, c'est aujourd'hui même que je dois vous remercier. Comment donc, être négociant, quel honneur! Grâce à vous, je vais dire adieu à toutes les aspirations de la jeunesse, à toutes les croyances du cœur, je retranche enfin le printemps de ma vie. Mais en revanche, je deviens un livre en partie double, un rêveur d'échéances, un héros de comptoir. Je mesure et je pèse, j'achète et je vends.

GÉRARD.

Toutes ces déclamations sont passées de mode! Quelle friperie!

LA BARONNE.

Vous avez beau dire, il y a là-dedans une certaine poésie.

GÉRARD.

Ah! baronne, allez-vous défendre ce...

MAURICE.

Ce fou? n'est-ce pas.

GÉRARD, souriant.

Oh! maintenant, ce serait une répétition.

MAURICE, irrité.

Monsieur!

LE COLONEL, se levant et se plaçant entre Gérard et Maurice.

Oh! là! là! quelle mouche vous pique?

Il lui prend la main.

MAURICE.

Ah! vous me faites mal, colonel!

LE COLONEL, avec bonté.

Ah! j'oubliais... sa blessure...

LA BARONNE.

Ah! le pauvre enfant.

MAURICE.

Ce n'est rien, colonel! et cette main pourrait encore me rendre le service qu'elle m'a rendu hier.

GÉRARD.

Oh! oh! une affaire entre un élève et son professeur! ce serait joli.

MAURICE.

Il n'y a plus ici de professeur ni d'élève, il y a deux hommes dont l'un froisse l'autre, et cet autre ne le souffrira pas.

LE COLONEL, terrible.

Mais, il y a moi aussi! moi qui vous prie de vous taire! sacrebleu!

LOUISE.

Colonel... je vous en conjure... j'ai à vous parler.

LE COLONEL.

A moi?

LOUISE.

A vous seul, mon ami.

LA BARONNE, à elle-même.

Ah! je comprends : elle se révolte à la fin.

LE COLONEL.

Vous avez entendu.

LA BARONNE.

A qui parlez-vous donc ?

LE COLONEL.

A vous, à Gérard, à tout le monde enfin ! sacrebleu !

LA BARONNE.

C'est bien... on sort... vous vous exprimez toujours si poliment !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI

LE COLONEL, LOUISE.

LE COLONEL.

Il les a reconduits et descend.

Voyons, mon enfant, qu'avez-vous de si important à me dire?

LOUISE.

J'avoue que je suis un peu embarrassée pour cette confidence, et que toute l'indulgence que vous m'avez promise m'est indispensable en ce moment.

LE COLONEL, s'assied sur le siége à droite de la grande table du milieu. Louise sur l'autre.

De l'indulgence, Louise. Eh bien parlez sans crainte; la mienne n'en est pas à ses premières armes. Êtes-vous souffrante, comme je le croyais?

LOUISE.

Souffrante, non, cependant je ne suis pas très-bien.

LE COLONEL.

Alors, il faut consulter Gérard, et je vais...

Il se lève sur place.

LOUISE.

Non, c'est de lui que je veux vous parler...

LE COLONEL, *se rasseyant.*

De Gérard ?... alors pourquoi tant de détours?

LOUISE.

Je ne doute certainement pas de son zèle ni de son savoir... mais je suis habituée à M. Boudier, et j'ai confiance en lui.

LE COLONEL.

Le vieux Boudier! il vit encore ? Ce n'est donc pas lui qui se soigne, le malin?

LOUISE.

Riez de lui si bon vous semble, mais laissez-le moi.

LE COLONEL.

Ah ! çà, Louise, il y a quelque chose que vous ne me dites pas, car il est impossible que vous préfériez cette vieille bête, à Gérard, un homme plein de talent, qui m'a sauvé enfin ! Ce caprice est trop déraisonnable.

LOUISE.

Caprice ! Oui, voilà votre mot quand vous ne comprenez pas.

LE COLONEL.

Dam ! si vous en trouvez un plus juste.

LOUISE, *avec hésitation.*

Dites plus injuste, car puisque vous vous obstinez à ne pas comprendre, sachez donc qu'un médecin est, pour nous autres femmes, presqu'un confesseur, et un homme jeune, quel que soit d'ailleurs son mérite...

LE COLONEL.

Maintenant, j'y suis... Mais savez-vous ce que vous me proposez-là ? eh ! bien, Madame, vous voudriez congédier Gérard que vous ne trouveriez pas de meilleur moyen.

LOUISE.

Mais, Gérard peut fort bien rester ici à titre d'ami, et je ne vois pas...

LE COLONEL, *se levant.*

Comment ? quand je viens de réclamer ses soins pour vous, j'irais lui dire : merci, on n'a plus besoin de toi. (*Descendant à l'extrême droite en passant devant Louise.*) Le beau rôle que j'accepterais là ! Vous ne sentez donc pas qu'une telle contradiction peut lui faire croire que je mets en doute, non-seulement son talent, mais encore sa loyauté? Ainsi, je vous en prie, plus un mot à ce sujet.

LOUISE, *détournant la tête et pleurant.*

C'est bien, Monsieur !

LE COLONEL, allant et venant.

Gérard ! renvoyer Gérard !... Allons donc ! et la belle raison, vraiment ! écoutez donc les femmes... ah !... sacrebleu ! c'est absurde !

Il regarde Louise.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CADET.

Il entre apportant des fleurs qu'il place dans les vases.

LE COLONEL.

Bon, des larmes, à présent ! me voilà tyran ! pauvre enfant, c'est qu'elle pleure vraiment ! encore si quelque événement pouvait le rappeler à Paris... tout naturellement... (Silence)... Ah ! voilà comme nous sommes forts nous autres ! oui, on est féroce, on fait tout trembler, et dès que ça pleure... (S'essuyant une larme.) Tonnerre !

LOUISE, effrayée.

Monsieur !

LE COLONEL.

Pardon, chère enfant. (A lui-même.) Et cependant entre un ami et une femme... c'est que je n'aurai jamais le courage de lui dire ça moi-même. C'est si lâche !... Allons, j'aime mieux lui écrire. (A Cadet bas.) Eh ! eh ! l'ami ?

CADET, bas au fond.

Cadet, Monsieur, Cadet.

LE COLONEL, bas.

Reste là, il s'agit d'une lettre qu'il faut remettre tout de suite.

CADET.

Si c'est loin... je vais mettre mes bottes.

LE COLONEL, bas.

Non, dans la maison... au docteur.

CADET, avec joie.

Au docteur !... bon !... alors je garde mes escarpins.

Le colonel sort par la droite.

SCÈNE VIII

LOUISE, CADET.

Cadet s'est remis à ranger.

LOUISE, à elle-même, parlant en marchant.

Oh ! cette fois plus de faiblesse !

Elle va au petit bureau du premier plan à droite et écrit.

CADET, au fond derrière la table du milieu.

Va, va, prends de l'encre, prends-en encore, grise la plume ! c'est ça ! et dire que je ne peux pas m'habituer à ces bêtises-là... il paraît que c'est dans les doigts, quoi, c'est dans les doigts !

LOUISE, qui a fini d'écrire.

Mais par qui maintenant? (Elle se retourne et voit le domestique.) Ah ! (Baissant la voix.) Cadet?

CADET, bas.

Madame !

LOUISE, allant à lui, il est resté au-dessus de la table du milieu.

Mon ami, veuillez remettre sur-le-champ cette lettre...

Elle passe devant lui se dirigeant vers la gauche.

CADET, avec un peu d'effroi.

Oui, Madame.

LOUISE, se retournant pour lui donner de l'argent.

Je puis compter...

CADET.

Vingt francs! oh! oui, Madame, toujours, et toujours, mais à qui?

LOUISE, lui montrant l'adresse.

Vous voyez bien.

CADET.

Ah ! oui...

Louise sort par la gauche.

SCÈNE IX

CADET, seul.

Vous voyez bien! certainement je vois, mais pas bien... Ça, Cadet, pour qui ça peut-il bien être? Faut deviner ça, toi, qu'es malin ! ah! que je suis bête ! le colonel m'a dit : faut rester pour porter une lettre au docteur ! voilà la lettre... eh ! bon ! voilà le docteur... tout y est.

SCÈNE X

CADET, GÉRARD, puis LA BARONNE.

GÉRARD, qui est entré par le fond et descendant à gauche.

Allons c'est dit : me voilà campagnard.

CADET, le suivant.

Monsieur! Eh! Monsieur!

GÉRARD.

Quoi, Monsieur ?

CADET.

Une lettre.

GÉRARD, prend la lettre qu'il décachète tout en se parlant à lui-même, il jette l'enveloppe en gagnant un peu à droite, Cadet la ramasse et la jette au feu.

Et pour travailler, je serai très-bien dans ce pavillon.

LA BARONNE, entrant du fond, descend entre eux.

Eh bien! Gérard, il paraît que ma fille s'est montrée! la scène a dû être vive... Je viens de rencontrer le colonel, il avait une figure!...

GÉRARD.

Pardon, Madame, mais à qui donc ? (A Cadet.) Voyons, toi, qui t'a dit que cette lettre était pour moi ?

CADET, troublé.

C'est... c'est Madame, qui vient à l'instant de me la remettre pour vous.

LA BARONNE, qui regarde la lettre que tient Gérard.

En effet, c'est l'écriture de ma fille.

CADET.

Là, Monsieur voit bien.

GÉRARD.

Mais l'enveloppe... où est l'enveloppe ?

CADET.

Au feu !... J'ai de l'ordre moi, et quand mon salon est fait, je déteste les petits papiers qui traînent.

GÉRARD.

Allons, c'est bon, imbécile, va-t-en!

CADET, remontant.

S'il me traite ainsi quand je fais bien !

Il sort par le fond.

LA BARONNE, qui a pris la lettre.

Cette lettre... c'est clair... elle est pour le colonel.

GÉRARD.

Comment, c'est à Bourchambault que Louise écrivait.

LA BARONNE.

Et à qui voulez-vous donc qu'elle puisse adresser de pareils compliments ? (Elle lit en accentuant.) « Monsieur, vous avez repoussé toutes mes prières, et je ne puis croire désormais à une affection qui ne se révèle à moi que par un despotisme, que je ne veux plus subir. » (Parlé.) Despotisme, heu! heu! (Lisant.) « Si la délicatesse ne vous dicte pas le parti que vous devez

prendre, sachez-le; Monsieur, c'est moi qui m'éloignerai. » (Parlé.) Vous faut-il encore des commentaires? Le mot despotisme me tient lieu d'adresse. En littérature conjugale, qui dit despote dit mari, demandez à toutes les femmes.

GÉRARD.

Oui, vous paraissez avoir raison...

LA BARONNE.

Ah! vous en convenez donc!

GÉRARD.

J'en conviens, en tout cas, je vais m'efforcer de ramener la paix ici, c'est mon devoir et je l'accomplirai.

LA BARONNE.

Soit, mon ami, soit! Mais ne m'accusez pas en cas d'insuccès, car je veux rester neutre.

La baronne sort par la gauche, Gérard la reconduit.

SCÈNE XI

LE COLONEL, GÉRARD.

LE COLONEL, entrant de droite sans voir Gérard.

Décidément, je ne peux pas écrire ces choses là, j'aime mieux encore lui dire.

Il descend en scène vers la droite.

GÉRARD, à part, en descendant vers la gauche.

Diable! la question n'est pas facile à aborder.

LE COLONEL.

Ah! c'est toi. Eh bien!

GÉRARD.

Eh bien! j'ai vu le pavillon, c'est charmant.

LE COLONEL.

Oh! une manière de cabane.

GÉRARD.

Dis un trianon.

LE COLONEL.

J'ai peur que ce ne soit un peu humide.

GÉRARD.

Humide, en plein soleil? Le soleil pleut donc ici?

LE COLONEL.

Dam! le climat n'est pas très-beau, il fait beaucoup de brouillard, oh! mais beaucoup.

GÉRARD, un peu surpris.

Tant de brouillard que ça ! ton climat a bien changé depuis ce matin.

LE COLONEL, à part.

Bon, c'est lui qui y tient à présent.

GÉRARD, embarrassé et lui frappant sur l'épaule.

Ah ! ce cher Bourchambault!

LE COLONEL.

Ce cher Gérard... ainsi le petit pavillon te plaît.

GÉRARD, souriant.

Mais, dis donc, pour parler sérieusement, la santé de ta femme me préoccupe un peu ! Je ne veux pas t'inquiéter... d'ailleurs, je suis là... Mais il faut faire attention.

LE COLONEL, à part.

Nous y voilà. (Haut avec embarras.) Justement, et à propos de cela, tu connais le père Boudier, toi ? sous son air bonhomme, on dit qu'il ne manque pas de mérite.

GÉRARD, riant.

Bonhomme, tant que tu voudras, quant à du mérite... pourtant il a celui de procurer des malades à ses confrères.

LE COLONEL.

Eh bien ! Louise est assez contente de lui.

GÉRARD, sérieux.

Voyons, Bourchambault, il paraît que nous avons quelque chose sur le cœur tout les deux, soyons francs... et d'abord où veux-tu en venir avec le père Boudier ?

LE COLONEL.

Où je veux en venir ? (A part.) Ah ! Louise, Louise. (Haut et prenant la main de Gérard.) Tu crois à mon amitié, comme je crois à la tienne, n'est-il pas vrai ?

GÉRARD.

Sans doute.

LE COLONEL.

Tu me sais incapable de te faire la moindre peine.

GÉRARD.

Volontairement... non... j'en suis certain.

LE COLONEL.

Eh ! bien ! pour une de ces idées de femme, que j'appelle une lubie, Louise veut absolument garder le père Boudier.

GÉRARD, froissé.

Autrement dit, on n'a pas confiance en moi.

LE COLONEL.

Ah !... tu vois bien... voilà que tu te fâches.

GÉRARD.

Moi! pas le moins du monde... mais à mon tour, es-tu bien sûr que ce soit vraiment ta femme qui ait eu cette idée?

LE COLONEL, vivement.

Comment, tu pourrais croire?

GÉRARD.

Je crois qu'il est certains sentiments de défiance qu'un galant homme ne veut pas s'avouer, et qu'alors cet homme, à son insu peut-être, inspire à d'autres des décisions auxquelles il est heureux de paraître obéir, voilà ce que j'ai le droit de penser.

LE COLONEL.

Alors, à ton compte, je suis un jaloux?

GÉRARD.

Eh! bien, oui, colonel.

LE COLONEL.

Ah! tu es fou! moi, jaloux, moi! (S'efforçant de rire.) Ah! çà, voyons : ce n'est pas naturel tout ça! c'est ma belle-mère qui t'a mordu.

GÉRARD.

Je me suis longtemps refusé à le croire, mais devant l'évidence...

LE COLONEL.

L'évidence! de quelle évidence veux-tu parler?

GÉRARD.

Voici une lettre qui m'a été remise par erreur, j'hésitais à te la donner, mais dans l'intérêt de ton bonheur, qui est compromis, il faut que tu lises.

LE COLONEL.

L'écriture de Louise (Lisant.)... Ses prières repoussées,... mon despotisme,... une séparation (Parlant.) Mais c'est insensé. (Lisant.) Elle ne peut croire à mon affection... et si je n'ai pas la délicatesse de partir... c'est elle qui... (Parlant.) Je suis donc un despote, moi! mais c'est ridicule!... mais c'est inepte!... et j'ai lu ça jusqu'au bout... tiens, Gérard, il faut absolument que je voie Louise...

GÉRARD.

Rappelle-toi mes recommandations... Louise a besoin de ménagements.

LE COLONEL, remontant vers la gauche.

Oh! sois tranquille, je serai calme.

GÉRARD.

J'y compte.

Le colonel sort par la porte de gauche.

SCÈNE XII

GÉRARD, puis LOUISE, puis LA BARONNE.

GÉRARD, va s'asseoir devant la cheminée et tourmente le feu.

Peut-être vaudrait-il mieux qu'il ne rencontrât pas Louise en ce moment. J'ai peur maintenant de ses violences.

LOUISE, entrant par la gauche, sans voir Gérard et se dirigeant vers la fenêtre.

Grâce à Dieu, j'ai pu me glisser ici sans que Maurice me vît... (A la fenêtre.) Oui, le voilà... il se promène dans le jardin... il a l'air assez calme.

LA BARONNE, entrant par la gauche et prenant le milieu.

Ah! Louise, tu es ici, tant mieux! ton mari te cherche... il vient de monter chez toi.

LOUISE, passe devant la Baronne pour se diriger vers la gauche.

Alors j'y vais.

GÉRARD, l'arrêtant.

Non pas en ce moment.

LA BARONNE, à Gérard.

Vous n'avez donc pas été très-heureux dans votre négociation?

GÉRARD.

Ah! vous avez plus de clairvoyance... D'abord, le colonel m'a déclaré que je ne serais pas le médecin de Louise.

LOUISE.

Ah! il vous a dit...

LA BARONNE, riant.

C'est une manière de congé.

GÉRARD, à Louise.

Oui, il m'a dit que vous préfériez le docteur Boudier.

LA BARONNE.

Oh! quelle invention! Louise ne peut pas le souffrir.

LOUISE.

Arrêtez, ma mère... Si quelqu'un a des torts, dans tout ceci, c'est moi, moi seule.

GÉRARD.

N'insistez pas, je sais tout, ma chère enfant.

LOUISE.

Que savez-vous?

LA BARONNE.

Tout... tout... tout... Faut-il te le répéter cent fois... (A Gérard.) Et la lettre?

GÉRARD.

Il l'a lue.

LOUISE.

Quelle lettre?

LA BARONNE.

Comment... quelle lettre? la tienne !

GÉRARD.

Celle qui m'a été remise par cet imbécile de Cadet.

LOUISE.

Ah!...

LA BARONNE.

Et je t'en fais mon compliment..., un despotisme que je ne veux plus subir. Voilà du style.

LOUISE, épouvantée et se contenant à peine.

Et cette lettre?

GÉRARD.

Il l'a lue toute entière, mais qu'avez-vous?

LOUISE, balbutiant et s'appuyant sur la table du milieu.

Ma mère... laissez-nous. (A Gérard.) C'est à vous que je veux parler. Allez ma mère, allez.

LA BARONNE, s'éloignant en remontant vers la gauche.

Je fais tout ce que tu veux.

LOUISE, tendant la main à Gérard qui est venu à elle.

Mon ami ! vous pouvez beaucoup pour moi.

GÉRARD.

Me voici, parlez.

Ils sont près l'un de l'autre.

LOUISE.

Eh bien, sachez donc... (Apercevant Maurice qui paraît au fond et s'arrête étonné.) Ah !

GÉRARD.

Mais parlez donc.

LOUISE, s'éloignant en remontant à gauche.

Non ! non ! laissez-moi.

LA BARONNE, sur le seuil de la porte gauche.

Mais, puisqu'il n'est pas là.

LOUISE.

Venez... chez vous.

Elle sort par la gauche suivie de la baronne.

GÉRARD, qui a gagné l'extrême droite sans voir Maurice.

Elle m'attirait... elle me repousse... c'est étrange... le colonel n'est pourtant pas ici. (Il va pour remonter, il aperçoit Maurice qui est

resté au fond regardant la porte par où les dames sont sorties.) Vous ici, Monsieur, et peut-on savoir ce qui vous y ramène?

MAURICE.

Une brochure que je venais chercher. (Il en prend une sur la table du milieu). Ces dames se retirent?

GÉRARD.

Oui!

MAURICE.

Merci!

Il sort par le fond.

GÉRARD, qui a gagné la gauche.

Ah! j'y suis, le tyran! le voilà.

Il sort par le fond du même côté que Maurice.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, puis GÉRARD.

MAURICE, venant du fond avec le livre qu'il a pris à la fin du 2e acte, regardant au fond, du côté où il est rentré.

Décidément, le Gérard me poursuit... oui, oui, fais semblant de te retourner, je te vois venir. Eh bien, soit, mon ami, si c'est encore une leçon, tu trouveras à qui parler ! (Le voyant.) Allons donc ! (Il s'assied à droite de la table du milieu.)

GÉRARD, venant du fond, du même côté que Maurice.

Enfin ! (Haut.) Continuez, Monsieur, que je ne vous dérange pas.

MAURICE.

Je ne me dérange pas, Monsieur.

GÉRARD, prend un livre et s'assied de l'autre côté de la table en face de Maurice.

Tiens, tiens, tiens! (Silence de Maurice.) Pardon, Monsieur, n'est-ce pas dans ce volume que vous lisiez hier soir ce délicieux petit conte?

MAURICE.

C'est possible, Monsieur.

GÉRARD.

Eh bien! chose étrange, je ne le retrouve pas... non, non; et pourtant il m'intéressait fort, ce conte.

MAURICE.

Vraiment?

GÉRARD.

Oui, car figurez-vous que je crois connaître le petit peintre et le brave milit... jo veux dire diplomate...

MAURICE.

Eh bien! dites-leur bien des choses quand vous les rencontrerez.

GÉRARD.

Je n'y manquerai pas, Monsieur, et en cela, j'espère me montrer plus courtois que vous en ce moment.

MAURICE, se levant.

Mais il me semble, Monsieur...

GÉRARD, qui se lève également.

Attendez... (Il remonte s'assurer aux trois portes si l'on n'écoute pas et redescend à droite, pendant que Maurice qui l'observe descend à gauche.) Voyons, Maurice, assez de cette comédie indigne de nous deux.

MAURICE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

GÉRARD.

Je veux dire qu'il n'y a plus de madame de Montbert!

MAURICE.

Après?

GÉRARD.

Mais que cette passion feinte sert à dissimuler un nouvel amour pour une autre femme.

MAURICE.

Après?

GÉRARD.

Et cette femme...

MAURICE, lui saisissant le bras.

Pardon, Monsieur, aucun nom ne doit être prononcé entre nous. Vous devez bien le comprendre. Ceci bien arrêté, continuez.

GÉRARD.

Eh bien! Monsieur, j'ai tout deviné, tout compris.

MAURICE.

Je ne tiens pas le moins du monde à chercher ce que vous voulez dire; mais si par hasard ces paroles mystérieuses pouvaient me concerner, je vous serais obligé de me dire à quel titre vous vous mêlez de mes actions.

GÉRARD, s'emportant.

A quel titre?... quand il s'agit de deux personnes qui me sont également chères!

MAURICE, ironique.

Egalement!

GÉRARD.

Oui, également... et sans m'arrêter à l'ironie de votre adverbe, laissez-moi vous raconter un petit roman dont vous pourriez

être le héros... Un mari qui accueille chez lui un jeune homme... la solitude près d'une femme que le langage de l'amour trouble... plus le retour du mari qui trouve la maison pleine de larmes; et au dernier chapitre, les regrets d'une femme que désespère le souvenir de sa sottise, ou si vous l'aimez mieux, de son imprudence.

MAURICE.

Ah! des regrets.

GÉRARD.

Presque des remords... bien que, grâce à Dieu, la situation n'en comporte pas.

MAURICE.

Et la conclusion de tout cela?

GÉRARD.

C'est qu'en faisant appel à la délicatesse de mon héros, il comprendra son devoir, et qu'il rendra à cette femme le repos qu'elle a perdu...

MAURICE.

C'est-à-dire qu'il partira?

GÉRARD.

Oui...

MAURICE.

Tout naturellement, et tout de suite?... malgré son amour... car il l'aime et il a pu se croire aimé... et ce départ, ce sacrifice, tout simplement parce qu'il aura entendu quelques paroles banales sortir de la bouche d'un conseiller, d'un rival peut-être?

GÉRARD, reculant d'un pas.

Maurice!

MAURICE, passant à droite devant Gérard.

Eh! cela s'est vu!

GÉRARD.

Moi, l'ami du colonel... Ah! c'est absurbe... et vous ne me croyez pas capable d'une pareille trahison.

MAURICE.

Je m'étais trompé soit, je le veux bien, et je vous crois sincère dans votre insistance; cependant malgré la droiture de vos intentions, je vous prie d'en finir.

GÉRARD.

C'est votre dernier mot?

MAURICE.

Mon dernier mot.

GÉRARD.

Alors, je vous laisse. Vous savez que vous courez au-devant d'une folie, ou d'une catastrophe?

MAURICE.

Je le sais ..

GÉRARD.

Soit... (Il salue. A part en sortant.) N'importe... je suis là, et nous verrons.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

MAURICE, puis LOUISE.

MAURICE.

Allons, j'avais tort.., c'est tout bonnement un de ces fâcheux qui se croient sages, parce qu'ils ennuient... Mais Louise que j'attends, pourquoi?... (Allant à Louise qui entre de gauche pâle et agitée.) Ah! Louise! avec quelle impatience; mais grand Dieu! qu'avez-vous.

Prenant sa main.

LOUISE, retirant sa main.

Ah! Monsieur! laissez-moi!

MAURICE.

Mais enfin, quel événement?

LOUISE.

Dites un malheur... une lettre de moi, une lettre qui vous était destinée et qu lui a été remise par erreur.

MAURICE.

Et dans cette lettre...

LOUISE.

Eh bien! je vous disais qu'une séparation était nécessaire entre nous et je comptais sur votre délicatesse pour le comprendre.

MAURICE.

Ainsi, c'est à moi que... et cependant hier encore...

LOUISE.

Oui, Maurice, je sais que vous avez le droit de m'accuser d'inconséquence, de légèreté, de coquetterie même, et pourtant, croyez-moi, j'étais aussi sincère dans mon imprudence que je le suis maintenant dans mon repentir. Ah! j'aurais dû n'avoir pas besoin de connaître sa bonté, à lui, pour comprendre l'étendue de mon égarement. Mais depuis son retour, il me semble que je vois en mon cœur pour la première fois.

MAURICE, amèrement.

Ah! pour la première fois, Madame; alors c'est mon départ que vous exigez?

LOUISE.

Puis-je donc lui laisser croire que je le hais, et quand il

viendra me demander l'explication de cette lettre cruelle, si vous restez ici, que pourrai-je lui répondre?

MAURICE, la regardant.

Et aujourd'hui même, probablement?

LOUISE.

Oui, et je vous en serai reconnaissante à toujours, Maurice.

MAURICE, reculant d'un pas.

Ah! voilà donc la durée de ces sentiments éternels, que rien ne peut affaiblir ici-bas parce qu'ils ne relèvent pas des choses de la terre!... Nobles dévouements on paroles et saintes affections en belles phrases... Mais vienne le plus léger obstacle et sous prétexte de remords, tout est oublié, tout est anéanti.

LOUISE.

Vous êtes cruel, Monsieur; mais continuez, c'est mon expiation.

MAURICE, éclatant.

Oh! Louise! Louise! ayez pitié de moi. Sous l'amertume de ces paroles, ne devinez-vous pas la douleur qui me tue? Mais non, en un seul jour, votre affection n'a pu changer ainsi. Vous ne pouvez haïr aujourd'hui celui que... Non, je comprends ce qui se passe en vous, je l'excuse même, mais ce cœur qui m'appartenait, il est encore à moi... et demain, dans une heure peut-être... votre bouche retrouvera pour me les dire ces mots... Vous vous taisez.

LOUISE.

Vous voulez que je parle? eh bien, soit, j'aurai le courage de tout dire... Oui, un jour j'ai laissé tomber ma main dans la vôtre... un jour je vous ai permis de parler un langage que jamais je n'aurais dû entendre, mais quelques paroles imprudentes m'engagent-elles pour la vie, et faut-il payer, par d'éternelles angoisses, l'étourderie d'un instant?... Ah! vous ne le pensez pas.

MAURICE.

Si cependant j'avais pris cette étourderie au sérieux, moi, si tout mon cœur s'était donné... Suffit-il d'un mot pour me faire tout oublier?... Ah! que vous teniez un autre langage, hier encore!

LOUISE.

Et quelle est mon existence depuis cette heure maudite qui m'a abusée moi-même... trembler le jour... pleurer la nuit, n'avoir jamais un Instant de repos, craindre sans cesse qu'un hasard fasse de mon châtiment le premier devoir d'un homme dont je porte le nom; rougir, et devant qui? Devant un domestique, qui tout-à-l'heure peut vendre notre secret... est-ce vivre cela... Ah! comment font donc pour respirer celles qui

ont une faute à se reprocher... moi!... j'étouffe!... et cependant dites, vous qui le savez, n'ai-je pas le droit de marcher le front haut... Ah! on vient; éloignez-vous, Monsieur, allez...

Maurice, la tête perdue, se cache derrière un des rideaux de la fenêtre. Louise gagne l'extrême gauche et le colonel qui entre par le fond descend au milieu.

SCÈNE III

LOUISE, LE COLONEL, MAURICE, caché.

LE COLONEL.

Pourquoi trembler, Madame? Vous avez dû prévoir qu'une explication devenait indispensable entre nous... Oh! ne redoutez ni colère, ni emportement!... Ce que je vous demande, c'est de me répondre franchement... (Montrant la lettre.) Cette lettre... vous la reconnaissez... exprime-t-elle bien toute votre pensée? En l'écrivant, n'avez-vous subi aucune influence étrangère?...

LOUISE.

Monsieur... croyez...

LE COLONEL.

Vous hésitez? y a-t-il jamais rien eu dans ma conduite qui ait pu vous faire croire que je soupçonnais votre loyauté... Ah! sans votre mère...

LOUISE.

Ma mère!...

LE COLONEL.

Oh! le mal est fait, ainsi ne prenez pas cette attitude de victime devant un tyran... et répondez... mais répondez donc!... (Se calmant.) J'ai tort d'insister... votre silence me suffit.

LOUISE.

Monsieur, au nom du ciel, ne m'interrogez pas. Oui... je l'avoue, cette lettre... je l'ai écrite... et cependant...

LE COLONEL.

Eh bien! alors?

LOUISE, regardant le rideau.

Eh bien!... Oh! non! non! je ne puis rien vous dire.

LE COLONEL.

C'est tout me dire, Madame... Vous ne savez pas le mal que vous me faites... Ce matin j'espérais encore, c'était là... vous m'écoutiez presque avec bienveillance; j'ai pu croire un instant que les choses entre nous grandiraient insensiblement jusqu'à l'affection... Ah! je me trompais bien...

LOUISE, à part.

Oh! c'est trop souffrir... (Haut.) Eh bien... Monsieur, si je vous disais que j'ai eu tort, que je me repens .. et que je vous supplie...

LE COLONEL.

Non... on n'agit pas comme vous l'avez fait sans avoir réfléchi... mais je veux du moins avant de nous séparer, et cette fois pour toujours, que vous me connaissiez tout entier. Et d'abord, sur quelles apparrences est fondée cette réputation de despotisme qui m'est faite?... singulier despotisme que celui qui me rend faible jusqu'à blesser Gérard, mon plus viel ami, pour céder à votre désir. Ah ! c'est que vous ne savez pas quelle pensée m'occupait en Afrique pendant les heures silencieuses du bivouac... la vôtre!... partout votre image me suivait... Mes lettres écrites à la hâte ne vous disaient rien... Je voulais que mes actions parlassent pour moi... Si je faisais mon devoir avec plus de courage et de résolution, c'était pour que le nom que je vous avais donné, fût plus digne de la place où je vous mettais dans ma tendresse... Et si un jour... ce qui fait que nous ne mourons pas tout entier, si des enfants nous avaient été donnés, tous deux, unis dans la même pensée, nous aurions pu leur apprendre à suivre la ligne droite.,. et fiers d'un passé sans tache, disparaître plus tard la main dans la main.

LOUISE, très-émue.

Henri !...

LE COLONEL.

Oui... ce nom... vous le prononciez comme cela dans mes rêves... Vous l'avouerai-je... j'avais pris le mariage au sérieux... dans mon exaltation de soldat, je ne vous séparais pas de l'idée sainte du devoir... je vous serais resté fidèle comme à mon drapeau... une patrie... un amour, voilà le cri de mon cœur !... Et tenez!... tout m'eût semblé facile... il n'est pas jusqu'à votre mère dont je devinais l'hostilité que je ne fusse résolu à gagner par mon dévouement à tout ce qui l'intéresse... Ah! vous n'avez pas su comme je vous aimais!

LOUISE.

Et maintenant ?

LE COLONEL.

Maintenant, je ne pense plus qu'à vous délivrer d'un despotisme que vous avez condamné... Oh ! je ne vous accuse pas... celui qui n'a pas su se faire aimer a toujours tort... C'est mon sort, et je l'accepte...

Il fait un pas vers la porte gauche.

LOUISE.

Non ! non ! vous m'entendrez... vous ne partirez pas... Vous saurez ce que je pense aussi, et malgré tout...

LE COLONEL, qui s'arrête.

Que voulez-vous encore, Madame ?

LOUISE.

Je veux que vous m'entendiez, je veux...

Elle regarde le rideau, balbutie et s'arrête.

LE COLONEL, qui a compris le regard.

Prenez garde, Madame, nous ne sommes pas seuls ici.

LOUISE, épouvantée.

Monsieur, ne croyez pas...

LE COLONEL.

Ah ! je vous disais bien que vous subissiez une influence funeste à mon bonheur.

Il va au rideau et s'arrête.

LOUISE.

Monsieur, Monsieur !...

LE COLONEL, remontant au fond.

Ne craignez rien. (Montrant le rideau.) Je ne ferai pas rougir une mère devant sa fille.

LOUISE.

Ma mère... Ah !...

LE COLONEL.

Je vais donner mes derniers ordres pour mon départ, et je reviens vous faire mes adieux.

Il la salue froidement et sort par le fond.

SCÈNE IV

LOUISE, MAURICE.

Maurice s'avance lentement vers Louise.

LOUISE, le regardant avec indignation.

Etes-vous satisfait, Monsieur ? et votre oppression peut-elle encore m'infliger un nouveau supplice ? Oh ! un pas de plus, et je mourrai de honte !

MAURICE.

Louise, j'implore votre pardon ; oui, vous êtes malheureuse aujourd'hui par moi, mais quand nous serons libres, mon amour...

LOUISE.

Votre amour !... Eh bien ! si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore, prouvez-le-moi... aidez-moi vous-même

à retrouver le repos... et par pitié, au nom de votre mère, rendez-moi ces lettres... que je vous ai écrites dans des jours de délire.

MAURICE.

Vous voulez me ravir ce trésor, ces lettres où je sens tressaillir la meilleure part de mon âme... oh! n'espérez pas que je vous les rende jamais.

LOUISE.

Ah! c'en est trop! Vous voulez ma perte, n'est-ce pas? eh bien! soit! le colonel saura tout.

MAURICE.

Louise!

LOUISE, en passant devant lui.

Eh! que m'importe! n'est-ce pas la seule manière et la meilleure de me réhabiliter à mes propres yeux!

MAURICE.

Arrêtez!

LOUISE.

Mais, en même temps qu'il punira mon imprudence, il châtiera votre déloyauté, car je l'aime, Monsieur, je l'aime.

MAURICE, vivement.

Madame!

SCÈNE V

LES MÊMES, GÉRARD.

LOUISE à Gérard qui entre par le fond et descend au milieu *.

Eh bien, quelle nouvelle?

GÉRARD.

Mauvaise.

LOUISE.

Comment?

GÉRARD.

Le colonel ne m'a fait aucune espèce de confidence... à peine même si j'ai pu lui arracher quelques paroles... Seulement je l'ai entendu donner l'ordre d'atteler la calèche de voyage.

LOUISE.

La calèche! et pourquoi?

GÉRARD.

C'est bien clair; il veut partir.

* Louise, Gérard, Maurice.

MAURICE.

Partir !

GÉRARD.

Puis, il a appelé Cadet, et lui a parlé bas.

LOUISE.

Ainsi, il a parlé bas à ce domestique.

GÉRARD.

De plus, il lui a remis un billet de banque.

MAURICE.

Un billet de banque !

GÉRARD.

Oui. (Un silence. Louise et Maurice semblent atterrés. A voix basse et à Maurice.) Est-ce que par hasard... ce domestique?...

LOUISE, tombant anéantie sur le fauteuil devant la cheminée.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

GÉRARD, bas à Maurice.

Vous n'avez qu'une chose à faire, alors.

MAURICE, sombre.

Partir... oh ! non... Je veux la défendre !

GÉRARD.

C'est la perdre.

MAURICE, s'exaltant.

Oh! vous voulez donc que je la laisse exposée au ressentiment de cet homme?

SCÈNE VI

LES MÊMES, CADET.

Cadet paraît au fond et descend au milieu de la scène. Louise accablée est assise à gauche, Gérard et Maurice à l'extrême droite parlent à voix basse.

MAURICE, à la vue de Cadet.

Tenez, voilà ce misérable, et je vais...

GÉRARD, retenant Maurice.

Arrêtez.

Il lui parle tout bas.

CADET s'avance avec timidité et se parle à lui-même.

Toujours sur le gril... là, quoi ! toujours sur le gril. C'est pas un régime ça. Le colonel me dit de lui apporter le *Journal des chemins de fer*, qui est ici sur la table, ça a l'air de rien. Mais quel tas ! y en a-t-il un tas !... Va, Cadet, cherche; cher-

che... il y a ben l'hasard, c'est vrai, mais je ne suis pas heureux à l'hasard, moi.

Il remue les journaux.

GÉRARD, à Maurice, bas.

Ainsi, vous êtes sûr qu'il a lu ce billet? (Signe affirmatif de Maurice.) Laissez-moi faire. Ah! ah! c'est toi, Cadet.

CADET, balbutiant.

Oui, Monsieur, oui, c'est moi. (Il prend un journal.) Il est bien petit, celui-là.

On entend une sonnette.

GÉRARD.

Que cherches-tu?

CADET.

C'est pour monsieur le colonel. (Prenant un autre journal.) En voilà un bien grand.

On sonne.

CADET.

Ah! il m'agace!... Et ce gros-là... Mais si je me trompe... il est si vif.

GÉRARD, passant à gauche.

Ah! çà! mais que diable fais-tu là, à remuer tous ces journaux?

CADET.

Oh! Monsieur, c'est le *Journal des chemins de fer*, que le colonel demande.

GÉRARD.

Eh bien! prends-le.

CADET, troublé.

Certainement, certainement, le voilà.

MAURICE.

Mais c'est le *Moniteur*.

CADET.

Ah! ah! oui, c'est la sonnette qui m'embrouille.

Autre journal.

LOUISE, qui s'est levée, s'approche.

C'est la *Gazette militaire*..

GÉRARD.

Ah! çà! mais est-ce que... voyons un peu... tiens voilà ton affaire.

Il lui donne le *Journal pour rire*.

CADET, d'un air dégagé et semblant lire.

C'est ma foi vrai, et dire que ça me crevait les yeux! *Journal des chemins de fer*.

Il veut sortir.

GÉRARD.

Attends!...

CADET.

Mais, Monsieur... le colonel.

GÉRARD.

Ainsi, tu lis là?

CADET, inquiet.

Dam! Je lis ce que vous dites... *Journal des chemins de fer...*

GÉRARD, le lui enlevant.

C'est le *Journal pour rire.*

CADET.

Oh! Monsieur, même pour de rire, je ne me permettrai jamais...

GÉRARD.

Ah! çà! malheureux! tu ne sais donc pas lire.

CADET, éperdu et tombant à genoux.

Eh bien! non, là, non, Monsieur.

Mouvement de Louise et de Maurice.

GÉRARD.

Comment, mon brave Cadet, tu ne sais pas lire!

CADET, se relevant.

Mon Dieu! non, mais faut me pardonner, je ne suis qu'un pauvre berger, moi... tout le monde n'a pas la chance de naître domestique et être domestique, voyez-vous, tout petit, tout petit, je ne pensais qu'à ça, l'ambition m'a perdu. C'est si humiliant de servir des moutons, et c'est si bête... ah! si vous saviez comme c'est bête, Monsieur! aussi, quand Madame m'a demandé si j'étais instruit, j'ai dit qu'oui. C'était pas vrai, c'est vrai.

GÉRARD.

Allons, mon brave Cadet, calme-toi. (Cadet tire son mouchoir pour s'essuyer les yeux, le billet de banque tombe.) Comment?

CADET.

C'était de l'argent que je devais aller changer pour lui, chez le père, le père... le percepteur; mais à présent que je suis déshonoré, je n'oserai jamais paraître devant Monsieur.

GÉRARD.

Voyons, ne te désole pas, Madame te pardonnera. (Signe de Louise.) Tu vois; et nous arrangerons ton affaire. Tiens voilà ton vrai journal et fais ta commission.

CADET, ravi.

Oh! Madame, oh! Monsieur, vous êtes le roi des hommes, le roi!

Il sort à droite.

LE COLONEL.

A vous, Madame; je me suis occupé de votre gendre.

LA BARONNE.

A mon insu, alors!

LE COLONEL.

A votre insu... Tout est liquidé, et son passé n'est plus aujourd'hui qu'un petit compte de famille.

LA BARONNE, émue.

En vérité.

LE COLONEL.

De plus, votre gendre a une place; celle que Gérard me demandait pour Maurice. Ne soyez donc plus inquiète sur le sort de votre fille Henriette.

LA BARONNE.

Ah! c'est bien à vous, Monsieur, et je ne sais comment vous témoigner...

LE COLONEL, il la salue froidement et lui tourne le dos pour aller parler à Gérard.

N'as-tu pas quelque chose à me dire, Gérard?

GÉRARD.

J'ai à te dire que tu ne partiras pas, que tu ne dois pas, que tu ne peux pas partir.

LE COLONEL, sévèrement.

Ne remettons pas en question ce qui est résolu.

LOUISE, bas.

Vous entendez, ma mère! je veux lui dire...

LA BARONNE, l'arrêtant.

Attends, attends, laisse faire Gérard, il a plus d'autorité que nous, et...

GÉRARD, au colonel.

Voyons!...

LE COLONEL.

Non, Gérard, non, c'est impossible! eh! quoi! n'avez-vous pas tous ici la même opinion sur mon compte? Et toi-même, oublies-tu donc tes propres paroles? En me parlant avec franchise, en me disant loyalement ce que tu croyais être la vérité,

* Louise, la Baronne, le Colonel, Gérard, Maurice.

tu as fait ton devoir d'ami, et je t'en estime davantage. Maintenant, laisse-moi dire adieu à cet enfant. (Allant à Maurice en passant devant Gérard.) Votre main, Maurice.

Il lui serre la main affectueusement.

MAURICE, très-ému.

Colonel !

LE COLONEL.

Savez-vous ce que vous devriez faire, si vous étiez sage ? Je passe par Lyon et je m'arrêterai chez votre excellente mère... eh bien ! venez avec moi, et je serai vraiment heureux de lui dire : voilà l'enfant rebelle qui s'est repenti, pardonnez-lui et embrassez-le.

MAURICE.

Oui, colonel, oui, je suivrai votre conseil, je partirai.

LE COLONEL, content.

Voilà une bonne parole... et vous aurez bientôt oublié cette madame de Montbert.

MAURICE.

Celle que j'aime, que j'ai aimée, je ne dois plus la revoir, mais je ne l'oublierai jamais... Toutefois, colonel, comme preuve de ma résolution... ces lettres... rêves évanouis de ma jeunesse perdue... chères illusions pour toujours envolées... eh bien !... ces lettres. (Il passe devant le colonel, s'approche de la cheminée, hésite et recule.) Ah ! je ne peux pas.

LE COLONEL.

Comment ! pas plus de courage que ça ! voyons donc !

Il prend les lettres, Louise et Maurice sont effrayés.

GÉRARD, s'avançant un peu.

Bourchambault !

LE COLONEL, passant devant Maurice et allant vers la cheminée.

Eh bien ! quoi ? vous voyez. (Il les jette au feu.) Ce n'est pas plus difficile que ça... (Mouvement de douleur de Maurice, il lui frappe sur le cœur.) Ah ! je sais bien que dans le premier moment, ça fait quelque chose là ; mais un jour, si je reviens, vous me remercierez, Maurice, et vous sourirez peut-être en me parlant de ce grand amour.

MAURICE.

Je ne le crois pas, colonel... (A Gérard.) Êtes-vous content, Gérard ?

GÉRARD.

Bien, Maurice, c'est bien.

LE COLONEL, à Maurice.

Allez tout préparer, je vous rejoins.

Maurice va saluer ces dames; arrivé près de la porte du fond, la baronne l'embrasse sur le front, il sort.

SCÈNE IX

Les Mêmes, moins MAURICE.

LE COLONEL.

Je n'ai plus qu'à le suivre. (Il s'avance vers Louise.) Madame... Louise.

LOUISE se jetant dans ses bras.

Non, restez... ou si vous partez, emmenez-moi avec vous.

LE COLONEL, cherchant à se dégager.

Que dites-vous ?... Non, Louise, je ne puis croire...

LOUISE.

Oh! il ne me croit pas! Il ne voit pas que je pleure! Faut-il donc me mettre à vos pieds, vous dire que j'étais folle et que je vous demande pardon? (Passant devant le colonel.) Ma mère, Gérard, mais dites-lui donc que je l'aime *.

A la sortie de Maurice, la baronne et Gérard sont descendus, extrême gauche.

GÉRARD, riant.

Oui, mais pourtant, si cela ne lui plaît pas?

LE COLONEL.

Quoi, Louise, vous consentiriez à vivre avec moi? Avec un égoïste, un brutal...

LOUISE.

Vous êtes le meilleur des hommes!

SCÈNE X

Les Mêmes, CADET.

LA BARONNE, à Gérard.

Je n'y comprends rien.

* Le Colonel, Louise, Gérard, la Baronne.

GÉRARD, jouant l'étonnement.

Qu'importe, baronne; mais quand tout va bien, à quoi bon demander pourquoi?

Cadet paraît.

LE COLONEL.

Que veux-tu?

CADET.

C'est le docteur Boudier; Madame veut-elle le recevoir?

LOUISE.

Oh! il peut entrer, je me porte bien; maintenant, je suis guérie, n'est-ce pas Gérard?

LE COLONEL.

Mais, cependant, et ma tyrannie?

LOUISE.

Ah! la tyrannie d'un mari comme vous, c'est la vraie liberté d'une femme.

FIN

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.